

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 738.—SAMEDI, 25 JUIN 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



D'après une photographie Laprés & Lavergne, 360 rue St-Denis

SIR J. A. CHAPLEAU, décédé

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 JUIN 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Mort de sir J.-A. Chapleau, par Firmin Picard.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Poésie : Dolac ou Dolard, et ses seize compagnons, par le Dr J.-N. Legault.—Poésie : Toujours Français, par Nérée Beauchemin.—Nouvelle : Un rêve, par Louis Fréchette.—La Canadienne, par P.-M. Sauvalle.—Les premières religieuses à Québec, par Ernest Gagnon.—La Saint-Jean-Baptiste, par De Thermes.—Le tambour bat, par F. Picard.—Fantaisie littéraire, par Georgianna Senécal.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Bibliographie.—Psychologie, par Henri de Parville.—Grands hommes du Canada.—Parc Sohmer.—Jeux et amusements.—Devinette.—Feuilleton.—Le sport.—Propos du docteur.—L'art culinaire.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.—Le jeu de dames.

GRAVURES.—Portraits : Sir J.-A. Chapleau, décédé ; l'hon. juge L.-O. Loranger.—Les funérailles de sir J.-A. Chapleau : Catafalque ; Défilé à la Côte St-Lambert ; La foule à l'Université Laval ; Voitures de fleurs ; La sortie de l'Université Laval ; Chapleau sur son lit de parade au Windsor ; La sortie de Notre-Dame ; Chapelle ardente à l'Université Laval ; Le char funèbre, rue Ste-Catherine ; Chapleau sur son lit de mort au Windsor ; Les abords de l'Université Laval ; Au cimetière de la Côte-des-Neiges ; Les bureaux de *La Presse*.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

SIR J.-ADOLPHE CHAPLEAU

C'était un météore—mais de quel éclat !

Instabilité de tout, vanité des grandeurs ; il irradié le ciel de la Patrie de ses délicats chatouillements... lorsqu'une ombre, prise pour une simple offuscation, éteignit à jamais l'astre radiant. Ainsi passe la gloire ici-bas, nous dit l'Écriture.

Il aimait sa race, il rêvait l'exaltation de son pays. Appuyé sur des amis fidèles, parmi lesquels nous ne citerons que le plus dévoué, notre confrère et compagnon d'armes, le savant M. A. Dansereau, il sut éviter les écueils sur lesquels vint se briser cet autre météore du ciel de Québec, le très regretté M. Honoré Mercier. Celui-ci, à peine à son aurore, déjà expirait à son ponant ; celui-là demeurait à son zénith : d'où il cessa tout à coup de luire.

On pouvait, certes, lui donner le nom de "Bouche d'or" : nul, au Canada, quel qu'il soit, si haut qu'on le puisse rêver, ne l'a mérité si ce n'est lui. Il restait noble, élevé toujours dans ses discours. Son langage académique n'était défiguré par aucun emprunt aux langues étrangères : il était Canadien-français de race, Canadien-français de langue, Canadien-français d'âme.

Passionné pour tout ce qui est grand, pour tout ce qui est sacré, il devait vénérer—et il le vénérât—celui qui est la plus haute personnification de Dieu, malgré l'apparente faiblesse, malgré l'abandon de ce Tenant-Lieu du Christ. Sans jactance, sans le plus léger sentiment de pusillanimité, il savait montrer son drapeau, il savait confesser sa foi.

Jamais il n'eût déclaré "homme d'Etat d'une habileté consommée, d'une prescience merveilleuse," un individu que l'histoire a flétri parce qu'il n'était qu'un traître : Cavour, sur lequel son peuple même a jeté le voile noir de l'oubli, du plus profond mépris.

Une semblable déclaration, il le savait, l'eût anéanti dans l'esprit de tout être juste, connaissant son histoire, possédant quelque peu de conscience. Il avait entendu les profonds penseurs, les vrais politiques d'Europe, et il les avait entendus en France comme en d'autres pays, témoigner de leur dégoût pour l'abjection du ministre italien. Cavour fut abject, en effet, et ne fut rien autre.

Si notre grand Canadien-français eut de graves faiblesses à se reprocher : les droits civils reconnus aux Juifs, sa participation au banquet des Rabbins, alliés des ennemis de son Dieu, etc., il dut être de bonne foi, il ne vit pas les fâcheuses conséquences de ces actes absolument impolitiques. C'est son excuse. Ce n'était pas quand l'Europe, depuis l'autocrate de Russie jusqu'au libre pays de la liberté, la belle France, se secouait pour se débarrasser de la lèpre du Juif, qu'il convenait d'attirer ce fléau sur notre pays, l'encourager en général ou en particulier.

Certes, il dut être de bonne foi ! il crut écouter son grand cœur. Ce peuple oppresseur, il se l'imaginait opprimé : il en eut pitié.

Sa dévotion au Saint-Siège, avons-nous dit, était absolue, parce que raisonnée. Nous sommes heureux d'emprunter au superbe ouvrage d'un autre de nos compagnons d'armes, *Zouaviana*, de M. le Commandeur G.-A. Drolet (ouvrage en cours de réimpression, avec de nombreuses additions fort intéressantes), cette page qui dépeint notre héros, le montre sous son vrai jour :

PARIS, le 16 février 1888.

Mon cher docteur,

Depuis que j'ai reçu votre bonne lettre, j'ai eu le bonheur de retourner encore une fois à Rome, le 25 janvier dernier.

Je faisais partie de la délégation des personnes honorées de distinctions par le Saint-Siège, en qualité de trésorier-général du comité international des Ordres équestres pontificaux, formé à Paris, à l'occasion du jubilé sacerdotal de Sa Sainteté Léon XIII.

L'hon. M. Chapleau, en acceptant les fonctions de président d'honneur de notre œuvre, écrivit à M. le vicomte de Poli une lettre remarquable que je suis heureux de porter à votre connaissance.—Elle était conçue en ces termes :

Paris, le 20 septembre 1887.

"Monsieur le Président,

"J'ai reçu la lettre par laquelle vous avez bien voulu me faire part de la formation, sous votre présidence, d'un Comité chargé, au nom des dignitaires et chevaliers des Ordres pontificaux, d'offrir une œuvre d'art à Sa Sainteté le pape Léon XIII, à l'occasion de Son Jubilé Sacerdotal. Je vous remercie bien vivement de votre communication et je m'empresse de vous féliciter de votre heureuse initiative, et de vous apporter ma modeste souscription et mon entier concours.

"Peuple issu de la fille aînée de l'Église, les Canadiens-français ont, entre tous les fidèles, le devoir de se montrer reconnaissants et soumis à l'Église et à son auguste chef. En touchant la terre qu'il venait de découvrir, le premier acte de Jacques Cartier fut un acte de foi. Par le signe de la Rédemption élevé de ses mains sur ce continent nouveau, devenu notre bien-aimée patrie, le digne émule de Christophe Colomb a imprimé au frontispice de notre histoire un caractère religieux que nous retrouvons à chaque page au cours de trois siècles, et par lequel nous avons été sauvés, le jour malheureux où nous avons perdu la France.

"Nos évêques et nos prêtres ne bornèrent pas leur dévouement à nous conserver les bienfaits inestimables de la foi ; ils se firent, alors que nous étions, sinon vaincus, du moins abandonnés, nos guides temporels, et c'est à eux que nous devons d'être aujourd'hui une nation distincte, prospère et libre, assurant sous le drapeau loyalement servi de l'Angleterre les destinées de la race française au Nouveau-Monde.

"J'ai donc raison, monsieur, de vous dire que nous avons, nous Canadiens-français, comme catholiques et comme citoyens, des motifs particuliers de manifester notre amour et notre vénération au Saint-Père, qui représente à nos yeux Dieu et Patrie.

"Vous m'offrez, au nom de messieurs les membres du Comité, d'être l'un de vos présidents d'honneur. Je ne puis refuser votre demande qui m'honore d'autant plus que je dois partager cette distinction avec les catholiques illustres dont vous mentionner les noms dans votre lettre, noms que j'admire autant que vous les admirez en France.

"Je vous prie d'exprimer à messieurs les membres du Comité la vive satisfaction que j'éprouve d'avoir eu, au cours de mon séjour en France, l'occasion de me joindre à eux pour donner au Souverain Pontife un témoignage commun de notre vénération et de notre amour filial.

"Veuillez agréer, monsieur le Président, l'assurance de ma haute considération.

"J.-A. CHAPLEAU."

A cette éloquente lettre, M. de Poli répondit en notre nom à l'honorable Secrétaire d'Etat canadien :

PARIS, 12 octobre 1887.

"Monsieur le Ministre,

"J'ai à cœur de vous faire parvenir, au nom du comité des Chevaliers Pontificaux, l'expression de la plus vive gratitude. Votre très généreuse souscription ne peut manquer d'être un fécond exemple sur votre noble terre canadienne, où j'ai senti, en vous lisant, battre le grand cœur de la vraie France.

"Souffrez que je vous remercie très respectueusement, Monsieur le Ministre, du bienveillant accueil que vous avez daigné me faire, et de la belle et éloquente lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : elle sera le joyau de notre *Libre d'Or*, et je suis certain qu'elle touchera profondément le cœur de Notre Très Saint-Père et celui de la fille aînée de l'Église.

"Veuillez me faire l'honneur d'agréer, Monsieur le Ministre, l'hommage de mon profond respect et de ma vive gratitude.

"VICOMTE DE POLI."

Voilà, certes, un langage fièrement catholique : cela repose des non-sens, des fadaïses débitées quotidiennement sous le titre mensonger de *morceaux d'éloquence*. La première condition de la Rhétorique, c'est la conviction. Notre regretté compatriote l'avait surabondamment.

La liste de souscription porte trois noms de souscripteurs à mille francs (deux cents dollars) : notre illustre homme d'Etat était l'un des trois.

Il s'est endormi dans le Seigneur, buvant à longs traits à la coupe des divines faveurs, fortifié par la bénédiction du Souverain Pontife auquel il a toujours donné "des témoignages de sa vénération et de son amour filial."

C'était un météore : il irradié le ciel de la Patrie de ses délicats chatouillements... puis fondit sa flamme dans le brasier de l'amour éternel.

La "Bouche d'Or" s'est tue, elle repose : pleurons et prions !...



CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 27 mai 1898.

La mort de Gladstone a inspiré beaucoup d'articles de journaux et parmi ceux des feuilles parisiennes, j'en veux citer un tout entier. Il est de M. Georges Clémenceau, le grand orateur qui renversa tant de ministères par la puissance de sa parole et dont l'autorité reste toujours très haute :

GLADSTONE

La presse française salue avec honneur l'entrée de William Gladstone dans l'histoire. L'homme qui vient de mourir était digne de ces hommages, car, plus qu'aucun politique de l'Angleterre, il a donné aux peuples geignants des gouvernements divers, la sensation qu'aucune des causes d'humanité ne le trouvait indifférent. C'est une haute noblesse. La plupart des hommes d'Etat britanniques ont cette particularité de demeurer étroitement confinés dans

les intérêts de leur île, et de ne lancer leurs flottes aux rivages lointains que pour des conquêtes d'avantages tangibles dont le compte se peut supputer en banque. Force, ou faiblesse, suivant le point de vue. Force d'égoïsme, souvent triomphante, qui ne marchandait pas les sacrifices humains. Faiblesse tout de même, parce qu'une conscience supérieure dit qu'il y a quelque chose au delà de la victoire du conquérant.

Le peuple anglais, il faut le dire, rachète, pour une part, son adoration de la force par le plus grand respect de l'homme civilisé qu'aucune nation de la terre ait jamais installé dans ses lois. Il y a des exceptions, sans doute : l'Irlande en pourrait témoigner. Mais il faut reconnaître que les institutions politiques dans les colonies de souche anglo-saxonne sont parmi les plus libres du monde, en même temps qu'une recherche hardie de justice sociale familiarise les esprits avec des expériences souvent heureuses, dont le nom seul ferait tressaillir d'effroi nos bons bourgeois républicains si fiers de voir l'égalité et la fraternité sur leurs murailles. M. Gladstone ne s'embarrassait guère des drapeaux rouges qui flottaient aux plates-formes du haut desquelles il haranguait la foule, et sans que l'idée lui fût jamais venue de se dire socialiste — car la haine de l'Anglais pour tout système est grande — il a fait prévaloir en Irlande des réformes agraires qui sont, au point de vue de notre théorie propriétaire, des actes de spoliation pure et simple.

Quant au socialisme d'Etat des libéraux anglais, chacun sait qu'il fait honte à nos radicaux. Nous allons répétant que le peuple anglais n'a point d'idéal. Il en a un autre que nous, ou plutôt — car, au fond, tous les hommes ont le même — il marche à l'idéal par d'autres voies. Et si l'on doit juger de la méthode par le résultat, il y aurait beaucoup à dire en faveur de la conception anglo-saxonne. Les Anglais sans doute se sont couverts de sang, au nom de la civilisation, dans les cinq parties du monde. Quel peuple n'a fait de même ? Quand cesserons-nous de nous illusionner sur nos actes mauvais, grâce aux belles paroles qui les recouvrent ? Quand cesserons-nous de ne voir chez autrui que les actes mauvais en refusant toute créance aux sentiments généreux des discours.

La vérité, c'est que les deux choses se concilient contradictoirement dans l'homme à des degrés divers : belles intentions, actions funestes. Gladstone en fut le vivant témoignage. Il voulut le bien. C'est beaucoup : moins que l'on ne croit, pourtant, car peu d'hommes se proposent délibérément le mal. Il voulut le bien, et fut surtout anxieux de l'accomplir quand il y crut voir l'intérêt de son pays ou de son parti. Que ceux qui n'ont pas d'autre faute à se reprocher lui jettent les premiers la pierre !

Il fut une intelligence très ouverte, servie par de beaux dons. Je ne pourrais pas dire qu'il fut parmi les penseurs. Il parcourut à peu près toute la gamme des opinions humaines, toujours s'éclairant, toujours voyant plus haut et plus loin, toujours parlant pour les causes d'humanité, toujours agissant, car il fut, avant tout, un homme d'action incomparable, un chef puissant et résolu.

Mais bien qu'il ait accompli, pour son pays, de grandes choses, bien qu'il ait audacieusement cherché dans des solutions de justice supérieures à toutes considérations politiques la conciliation hasardeuse de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, bien qu'il ait hautement dénoncé à la conscience du monde les grands assassins, Bourbons de Naples ou sultans, je crois voir quelque disproportion entre la puissance morale qu'il sut conquérir sur les peuples civilisés et l'usage que son faible cœur, aux circonstances critiques, lui permit d'en faire.

La fortune lui fit cet honneur de lui offrir un adversaire digne de lui. Un homme a incarné, aux heures les plus tragiques de l'histoire moderne, tout ce que Gladstone a détesté, tout ce que Gladstone a combattu, le mépris de la dignité humaine, de la liberté, de la justice, le despotisme brutal des contempteurs d'humanité ! Et cet homme, chose admirable, lui a donné sa chance, quand il a, aux yeux de l'Europe atterrée, tenté d'anéantir le pays coupable d'avoir, par sa révolution, semé les idées de justice et de liberté chez les peuples asservis du Continent. Bismarck a mis sa botte sur la gorge de la France, et a dit à l'Europe. "Je la veux à merci." Et Gladstone n'a pas relevé le défi. Et quand le droit, et quand la liberté, quand la justice l'appelaient, il a baissé la tête. Il a eu honte de sa pensée. Il a eu peur. Il a fui le noble rendez-vous où l'appelaient une destinée supérieure à son génie. Ce jour-là il a été le vaincu, comme nous. Mais nous avons eu au moins l'honneur de la bataille. Car nous avons lutté, seuls, à la honte des peuples qui nous devaient vraiment quelque chose, seuls, reniés par l'Amérique elle-même, seuls, jusqu'à l'épuisement de nos forces, malgré les objurgations de Gladstone, lui-même, qui, à la suite du misérable Thiers, nous conseillait de nous rendre, sentant sur lui notre obstination comme un remords.

Et nous avons été écrasés, et une ère nouvelle s'est ouverte pour l'Europe, une ère de préparation métho-

dique à des massacres de masses humaines comme il ne s'en est pas encore vu dans l'histoire. Voilà le legs de Gladstone à l'Europe. Plus tard, me dira-t-on, il a dénoncé les massacres bulgares, les massacres d'Arménie. C'est bien. J'ose croire toutefois que pour une telle puissance ce n'était pas assez.

Je pourrais répondre aussi que plus tard, au profit des marchands d'argent, pour assurer le paiement d'emprunts qu'il savait frauduleux, "le grand humanitaire" a bombardé Alexandrie sans défense, réduit la ville en cendres, massacré des hommes qui n'avaient commis d'autre crime que d'être de leur pays.

Tout cela compte. Tout cela se pèse dans les balances de l'avenir. Puissance d'esprit, générosité d'âme, fermeté de caractère, et courageuse confiance dans la force de l'idée, tous ces éléments, et bien d'autres encore, passés au crible de l'action, apporteront pour le jugement final des critiques préparatoires. Un fait synthétique restera. Bismarck et Gladstone se rencontrèrent à l'un des tournants de l'histoire. Et Bismarck a passé. Et Gladstone muet, Gladstone immobile, l'a laissé poursuivre son chemin.

* *

PARIS, 3 juin.

Tous les jours, des auteurs viennent, à la *Revue des Deux-Frances*, me demander à qui ils doivent adresser des œuvres nouvelles qu'ils voudraient faire connaître au Canada.

J'ignore s'il y a une critique littéraire, particulier, s'occupant des *Livres* dans les principaux journaux canadiens.

M. Firmin Picard, le distingué rédacteur-en-chef du *MONDE ILLUSTRÉ*, serait bien aimable de me renseigner.

* *

En réponse à la principale question que me pose Mlle Blanche T. dans une lettre que je viens de recevoir, voici le renseignement, d'ailleurs, très utile : LE *MONDE ILLUSTRÉ* comme *La Patrie*, *Le Monde Canadien*, *Le Bulletin de la Chambre de Commerce de Montréal*, *L'Évangéline de la Nouvelle-Ecosse* et *L'Ouest Canadien* d'Edmonton font partie de la Bibliothèque Canadienne de la *Revue des Deux-Frances* où viennent les lire les Canadiens de Paris et beaucoup d'auteurs français.

J'ajouterai, avec gloire, que LE *MONDE ILLUSTRÉ* a été particulièrement remarqué et aimé, en ces derniers temps, pour ses magnifiques gravures sur la guerre hispano-américaine.

* *

Voici l'adresse, à Paris, des Canadiens-français et anglais inscrits durant le mois de mai, à la *Revue des Deux-Frances*, 23 rue Racine, Paris :

M. A. Suzor-Côté, 37, boulevard Montparnasse ; Dr L.-P. de Grandpré, 9, rue Gay-Lussac ; Miss Eléonore B. McFarland, 243, boulevard Raspail ; Miss Caroline Burnet, 4, rue de Chevreuse ; M. La Verne Butler, 28, Villa Dupont, rue Pergolèse ; M. James Morris, 41, rue Saint-Georges ; M. W. Baird, 3, rue d'Odessa ; M. R. Evans, Manoir Sans-Souci à Bellevue ; M. Paul Le Moyne de Martigny, 11, rue de la Santé ; M. L. Théo-Dubé, 111, rue de Courcelles ; M. Blair-Bruce, 65, boulevard Arago ; M. Albert Humphreys, 203, boulevard Raspail.

* *

Les Canadiens de Paris ont appris, avec peine, la mort de Mme J.-B. Chagnon de Fall-River, (Etats-Unis).

Le Dr Chagnon, durant les deux séjours qu'il a faits à Paris, s'est fait beaucoup d'amis qui lui offrent aujourd'hui l'expression de leurs sentiments les plus sympathiques avec leurs plus vives condoléances.

Redeple Burnet

Dans cette époque de la vapeur et de l'électricité, les événements se précipitent, et il n'est pas permis de se complaire un seul instant dans l'inaction, sous peine de perdre sa place au soleil.—Sir J.-A. CHAPLEAU.

DAULAC OU DOLLARD

ET SES SEIZE COMPAGNONS

Extrait de "Mon Drapeau" chant 3e de "Nouvelle-France Canada".

Aux bords du Saint-Laurent, notre glorieux fleuve,
Grandissait Montréal, œuvre de Maisonneuve.
Sur son front radieux souriait l'avenir,
Car la paix couronnant son plus ardent désir,
L'avait enfin laissé croître sous sa caresse.
On chantait son repos, on fêtait sa jeunesse,
Quand, craignant les exploits des Iroquois impurs,
Le cri de ses guerriers résonne dans ses murs.
Du sauvage féroce, on redoute la rage.
Ses armes n'ont jamais connu que le carnage...

Quels sont ces fiers soldats, au front noble, inspiré,
Ébahissant le temple, au pas accéléré ?
Sublime est leur maintien, superbe est leur démarche,
De la route des Cieux, ils semblent franchir l'arche !
Français, vous le savez, vous connaissez leurs noms :
C'est le vaillant Daulac, ses seize compagnons
Déployant à vos yeux leurs brillantes bannières ;
Ils vont donner leur sang, près du Saut des Chaudières,
Les Iroquois sont là, méditant leurs exploits,
Ils vont bientôt surgir du silence des bois.
Combien de vous sont morts dans ces combats antiques,
Où la nuit les guidait dans leurs fureurs tragiques !
Combien de vous sont morts, dévorés par le feu,
Sous leurs regards sanglants, tourmentés par leur dieu !
Tous ces nobles soldats, morts pour la colonie,
Voudraient vous voir enfin venger leur agonie.
Dormez en paix, Daulac à choisi vos vengeurs ;
Leur bras saura lier ces lâches ravageurs,
Et si, dans ce combat, ils y laissent la vie,
Ces barbares verront leur furie asservie,
Sans jamais reculer, sans relentir leurs pas,
Vous les verrez courir au-devant du trépas.
O mon cher Canada, même dans ta jeunesse,
On admirait déjà de tes fils la noblesse !
Plus tard on exaltait Montcalm à Carillon.
On vantait ses exploits dignes du grand Crillon !

Enfin Daulac parcourt le sentier de la guerre,
Plus vif que l'éclair annonçant le tonnerre :
Tremblez, Onnontagués, voici Daulac le Grand !
Ses yeux sont des éclairs, son bras, c'est un torrent !
Bientôt vos rangs criblés par le souffle des balles
Seront anéantis sous de sombres rafales.

Dans un fort entouré par de fragiles pieux,
N'ayant pour les couvrir que la voûte des cieux,
Dix-sept braves guerriers attendent sous les armes.
O Dieu, de leurs parents daignez tarir les larmes !
Le fier Daulac est là, riant à ses amis,
Et sa voix, sans trembler, braves ses ennemis.
Héros divinisés au temple de la Gloire,
Vos noms, de la patrie, ont ennobli l'histoire.
Sans votre dévouement, sans votre sainte ardeur,
La colonie, hélas ! s'éteignait sans splendeur !...
Dans un chant immortel, célébrons leur vaillance,
Aimons notre pays, mourons pour sa défense !

Soudain, l'air est troublé de féroces clameurs,
Et la vague gémit sous l'effort des rameurs.
Guerriers, c'est l'Iroquois le cœur rempli de rages ;
Ses yeux, ivres de sang, ne rêvent que carnages.
Sept cents sont sur la rive et marchent au combat ;
Dix-sept Français, brillant d'un fulmineux éclat,
Ont bientôt ralenti leur marche impétueuse :
La retraite bientôt devient tumultueuse ;
Le plomb, perçant leurs rangs, sème partout la mort,
Et l'Iroquois tremblant succombe sous l'effort.
Pendant dix jours entiers, le combat se prolonge :
Sept cents contre dix-sept ! N'était-ce pas un songe ?
Mille fois, l'ennemi retournant au combat,
Doit fuir devant Daulac, l'intrépide soldat !

Enfin, le fort est pris, s'écrasant sous l'orage :
La soif, la faim, le crime a vaincu leur courage ;
L'Iroquois se présente et recule d'émoi.
Sur son féroce front, on voit surgir l'effroi.
Lâches ! Que craignez-vous ? Le trépas en chaîne,
Sur ce mont de héros, voici leur capitaine.
Quoi ? ce cadavre inerte effraierait vos regards !
Cruels bourreaux d'enfants, vous, infâmes pillards,
Osez donc pénétrer... allez scalper sa tête...
Vils égorgeurs, du plomb vous craignez la tempête...
Le maintien, l'aspect seul de leurs corps refroidis
Vous fait courber la tête et vous laisse engourdis.
Retournez dans les bois, vils assassins de femmes :
De vos plans Montréal connaît toutes les trames.
Et même dans la mort Daulac vous a vaincus !...
Pour nous, ô fiers soldats, nous sommes vaincus,
Et trois siècles déjà, s'allongeant sur vos tombes,
Ont immortalisé ces tristes hécatombes.
Peuple du Canada, viens applaudir leurs noms,
Du temple des honneurs décore les frontons,
Et si, pour ton pays, ton amour est sincère,
Soutiens-toi de Daulac, le soir dans ta prière.

Dr J.-N. LEGAULT.

TOUJOURS FRANÇAIS !

*Où, mon pays est encor France !
La fougue, la verde, l'accent,
L'âme, l'esprit, le cœur, le sang,
Tout nous en donne l'assurance...
La France reste toujours France.*

*Aujourd'hui, tout comme naupères,
Ne sommes-nous pas, trait pour trait,
Le fier profil, le vif portrait
Du Normand, père de nos pères ?
Canadiens et Français sont frères.*

*Il est toujours vert et vivace,
Le rameau du vieil arbre franc ;
De sève chaude écaubérant,
Superbe et fort comme la race,
Il est toujours vert et vivace.*

*Viennu la magnifique aurore
Des fêtes d'hiver, Montréal,
Narguant l'âpre vent boréal,
Pour la danse revêt encore
Son domino multicolore.*

*Pittoresque palais féérique,
Sur tes murs de glace et de feu,
Le drapeau rouge, blanc et bleu
Arbore au soleil d'Amérique
La chaude gaité d'Armorique.*

*Avec la fusée écarlate,
Qui crépite et criblé d'éclairs
Le cristal de tes dômes clairs,
Dans l'air qu'elle chauffe et dilate,
L'allégresse de France éclate.*

*Mais au lointain si notre oreille
Entend le clairon du combat,
C'est alors que le cœur nous bat,
C'est alors que le sang s'éveille
Au son qui frappe notre oreille.*

*Sonnez, chantez, clairons sonores.
Allons, étendards, en avant !
Dans le feu, l'éclair et le vent,
Déployez vos plis tricolores !
Sonnez, chantez, clairons sonores !*

*L'envahissement est immense.
Pour chasser ces grands réîtres roux,
Que ne sommes-nous avec vous,
Jeunes soldats de la défense !
Oh ! notre douleur est immense.*

*France, ô maternelle patrie,
Nos cœurs, qui ne font qu'un pour toi,
Encore tout battant d'émot,
Saignent des coups qui l'ont meurtrie,
France, ô maternelle patrie !*

*Ici comme là-bas on pleure.
Dévorant le sanglant affront,
Baissant les yeux, courbant le front :
Silencieux on attend l'heure.
Ici comme là-bas on pleure.*

*Quand finira l'horrible transe ?
Oh ! quand de Versaille à Strasbourg,
Cloche, canon, clairon, tambour
Proclameront la délivrance
De la grande terre de France !...*

Berthe Beauchemin

UN RÊVE

J'ai entendu bien des récits, relativement à des rêves extraordinaires.

Tous étaient naturellement plus ou moins difficiles à contrôler sous le rapport des faits.

Mais en voici un que je veux noter, à cause de son cachet d'authenticité exceptionnel.

Ce cachet d'authenticité, ne tient pas seulement au caractère particulier du narrateur, dont la bonne foi est du reste au-dessus de tout soupçon ; il résulte surtout des preuves testimoniales nombreuses, de premier ordre, et à la portée de tous, sur lesquelles le fait pourrait s'étayer au besoin.

—Je ne suis pas homme à vous faire l'objet d'une

mystification, et je ne suis pas encore assez vieux pour radoter, me disait celui à qui la chose est arrivée, un magistrat bien connu dans les cercles littéraires et politiques du pays.

Or voici l'histoire telle que je la tiens de ses propres lèvres.

Elle remonte à plus de trente ans passés.

Le brave magistrat était alors journaliste à Sorel.

Un jour, il est invité avec sa famille aux noces d'une belle-sœur, et part pour Montréal après avoir laissé de la copie à ses imprimeurs, et leur avoir formellement défendu de prendre part à une espèce de fête, voyage de plaisir ou autre chose, qui devait avoir lieu le lendemain.

Comme à l'ordinaire, le mariage se fit le matin, et le déjeuner, très brillant, se prolongea assez tard dans l'après-midi.

Vers deux heures, après un bout de causerie joyeuse, et en attendant une course autour du Mont-Royal, projetée pour trois heures, le héros de mon aventure, qui avait sur la conscience une nuit de bateau à vapeur, se retira dans un boudoir, et s'étendit sur un canapé.

Au bout de quelques instants, il se leva tout énervé, et rejoignit les autres convives.

—Tiens, lui dit-on, vous n'avez pas dormi longtemps.

—Ma foi, non ; j'ai fait un vilain rêve ; j'en suis tout bouleversé.

—Pas possible ! quelle espèce de rêve ?

—Un rêve effrayant... j'ai été témoin d'un spectacle qui m'a terrifié.

Et il raconta son rêve.

J'étais à Sorel, sur la berge de la rivière, dit-il, et il me sembla voir deux de mes employés, un nommé Moysan et un nommé Lafontaine, qui se promenaient en chaloupe.

Tout à coup la houle produite par un bateau à vapeur les prend en flanc. La surprise leur fait faire un faux pas, une fausse manœuvre, que sais-je ?

Deux cris de détresse retentissent, et l'embarcation chavirée est entraînée par le courant, tandis que les deux malheureux se débattent en suffoquant et en appelant à l'aide.

J'ai cru les voir s'engloutir et se noyer, là, sous mes yeux, sans que ni moi ni personne, ayons pu nous porter à leur secours.

Cela m'a laissé une impression que je ne puis venir à bout de secouer.

—Bah ! ce n'est qu'un rêve.

—Ce n'est qu'un rêve, je le sais bien ; mais la chose a paru se passer devant moi si distinctement, et avec une telle lucidité de détails, que je ne puis m'empêcher d'en être étrangement frappé.

Je pris sur moi, cependant, ajouta mon ami le magistrat, en poursuivant son récit.

Nous fîmes notre promenade en voitures, et, tout naturellement, je finis par ne plus penser à mon cauchemar.

Le fait est que je l'avais entièrement oublié, lorsque, le lendemain matin, vers dix heures, je rencontrai, dans la rue Saint-Gabriel, un de mes voisins de Sorel, qui sortait de l'Hôtel du Canada.

—Savez-vous ce qui s'est passé, hier, à Sorel ? me dit-il en venant à moi ; avez-vous appris le terrible accident ?

—Non ; qu'y a-t-il ?

—Deux de vos typographes, Moysan et Lafontaine, se sont noyés hier, vers deux heures de l'après-midi. Et il me raconta les détails.

C'était exactement tout ce que j'avais vu dans mon rêve de la veille.

Comme vous le pensez bien, je ne manquai pas de rapporter cette nouvelle aux personnes à qui j'avais raconté le rêve.

Parmi elles se trouvaient le docteur Meilleur, alors surintendant de l'Instruction publique.

C'était, comme vous le savez, un esprit d'élite, un penseur et un savant.

Il me déclara qu'il croyait fermement aux rapports des esprits entre eux, et me fit une longue et intéressante dissertation sur le sujet.

Or, de toutes les personnes dont j'aurais pu invoquer le témoignage à l'appui de ce que je viens de vous ra-

conter, fit en terminant l'auteur du récit, le docteur Meilleur est la seule qui ne soit plus de ce monde.

Toutes les autres sont pleines de vie, appartiennent à la meilleure société de Montréal et peuvent corroborer mot pour mot ce que j'avance.

Aux savants d'expliquer,

Serpolette

LA CANADIENNE

De taille moyenne, bien campée, le buste bien ressorti, droite comme une lame d'acier, flexible comme une épée de Tolède, souvent brune, rarement blonde, promenant son gai minois rose éclairé par des yeux toujours beaux, quelquefois magnifiques, la Canadienne arpente d'un pied sûr, Montréal son domaine.

La tête est bien rejetée en arrière, le nez est tendu au vent et elle s'avance crânement, les mains dans les poches. A sa seule vue on sent qu'un homme entier ne lui fait pas plus peur qu'à son ancêtre Serpolette.

Le costume fait bien ressortir les qualités de la race. Le manteau de drap, de coupe un peu homme peut-être, la toque hardiment plantée sur l'oreille, indiquent bien le sang des vaillantes petites Françaises qui en cent ans ont presque décuplé la population franco-canadienne.

Tout dans la Canadienne respire la santé et la gaité. C'est là d'ailleurs le fond de son caractère. Caractère un peu insouciant peut-être comme celui de toute jeunesse heureuse, née sur un continent neuf où elle n'assiste pas aux duretés, aux luttes, aux misères, aux chagrins du *struggle for life* de l'ancien continent.

L'avenir lui apparaît tout en beau, elle sent autour d'elle sa patrie qui grandit chaque jour, qui s'élargit, qui s'enrichit chaque année et son esprit se détend insouciant pour s'épanouir en toute liberté.

Sa gaieté, son entrain éclatent malgré elle. Voyez les Canadiennes sortant le samedi de la matinée et descendant en ville pour faire un tour de rue Saint-Jacques.

Vous les rencontrez par bandes dans le Beaver Hall qu'elles descendent de front, en caquetant et déchirant à pleines dents les passants qui les croisent ou ceux qui les dépassent.

Malheur à celui qui s'expose à cet aréopage ou que la malchance amène à affronter ces juges implacables.

D'aussi loin que l'essaim espiègle l'a aperçu, il est passé en revue par trois ou quatre paires d'yeux malins qui ne pardonnent pas.

De la pointe de ses bottes au sommet de son chapeau, il est saisi, coté, mesuré, apprécié et jugé.

Le pauvre passant incapable de soutenir sans broncher l'inspection dont il est l'objet, mâchonne son cigare, baisse les yeux et renforce ses gants.

Tout-à-coup un éclair a traversé la bande. L'une des promeneuses a poussé le coude de sa voisine et soufflé un mot.

Comme une traînée de poudre, le mot fait le tour de la bande et tous les yeux se sont fixés impitoyables sur le point défectueux de la personne ou de la toilette du pauvre passant.

Le malheureux a sans doute le nez rouge ou son nœud de cravate est défait.

Il ne s'en doute pas et continue à s'avancer sous une batterie de regards narquois.

Les joues sont tendues, les yeux brillent, toutes se serrent l'une contre l'autre pour ne pas laisser échapper l'envie de rire qui les étouffe.

La victime est passée, et tout-à-coup part comme une fusée un éclat de rire moqueur qui se communique de l'une à l'autre et fait retentir les échos des sons argentins qui sortent de toutes ces jolies bouches impitoyables.

Le malheureux passant cherche et recherche quel est le point qui a pu faire rire ces jeunes têtes, et celles-



L'HON. JUGE L.-O. LORANGER, PRÉSIDENT-GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

ci, qui se sont retournées sans pitié, continuent encore à se délecter de la déconvenue de leur victime.

Mais comment se fâcher, elles rient de si bon cœur et montrent de si jolies dents !

Si la Canadienne est rieuse et espiègle, elle a aussi d'autres qualités plus sérieuses.

Elevée dès son jeune âge dans la liberté la plus grande, elle se fait vite aux exigences de la société.

Encore toute jeune fille, fillette quelquefois même, elle sait recevoir au salon avec un aplomb, une facilité vraiment charmante. Elle sait déjà intéresser les visiteurs, faire la part de chacun, accorder à l'un le mot désiré, à l'autre le regard convoité.

C'est de cette agréable habitude contractée fort jeune que résulte le grand charme des réceptions canadiennes.

C'est à sa liberté que nous devons, nous autres, étrangers, de nous trouver tout de suite à notre aise dans toutes les familles où les jeunes filles secondent si bien leurs mères dans la lourde tâche de recevoir les visiteurs et trouvent moyen d'accorder à tous leurs amis, anciens ou nouveaux, jeunes ou vieux, laids ou jolis garçons, niais ou spirituels, les mêmes attentions et les mêmes prévenances.

Avec quelle finesse, la Canadienne, pareille à un général dirigeant ses troupes, voit tout, observe tout, fait cesser les conversations qui s'éternisent, réchauffe les froids, encourage les timides et finit par accorder à chacun les cinq minutes réglementaires.

La Canadienne, dans sa conversation, se ressent un peu de sa liberté d'éducation, elle est quelquefois un peu entière et autoritaire.

Habitée à avoir dans sa famille les coudées franches, elle continue d'agir de même avec les étrangers.

Quelques-uns ont parfois la maladresse de se plaindre de cette franchise : ce sont des grincheux.

Quant à moi, tout en la constatant, je ne m'en plaindrai pas, car je dois avouer que, comme la lance d'Achille, elle sait guérir les blessures qu'elle cause et si elle nous vaut quelquefois un attrapage sur les

défauts des Français, elle a l'attrait de nous procurer bien des compliments que nous n'aurions pas osé espérer.

Malgré cette indépendance d'allures, la Canadienne est fervente catholique. Elevée dès sa plus tendre enfance dans la stricte observation d'une religion qu'elle sait être la garantie de sa nationalité, elle marche dans la vie avec l'âme tranquille et le calme de la croyante.

Elle repousse les idées d'émancipation ou de révolte et traverse les mille incidents de l'existence le front haut et le cœur reposé.

De ce mélange de liberté sociale et de retenue morale, résulte un être charmant, un peu bizarre peut-être, difficile à analyser, tout extérieur, tout en dehors, mais si aimable, si entraînant que l'on ne veut pas approfondir et que l'on craindrait de briser l'idole en la ramenant au sérieux de l'existence.

L'hiver est surtout l'époque où ce tempérament de feu se montre dans toute sa force.

La Canadienne est la Créole du nord. S'il faut aux unes les bananiers et le hamac, il faut aux autres la neige.

Aussitôt que la terre a recouvert son blanc manteau, une femme nouvelle apparaît.

La Canadienne est dans son élément. Armée de pied en cape pour lutter, vous la voyez poindre dès les premières neiges.

Avec son habit bleu ou blanc, Trappeur ou Canadien, son petit bonnet de laine campé sur l'oreille avec la crânerie d'une cantinière de voltigeurs, chaussée de fins mocassins, elle défie vents et tempêtes.

Que nous sommes loin de nos petites Parisiennes blémies par le froid, se cachant le nez et les oreilles, gémissant à chaque rafale et rappelant ces frères petits rosiers cravatés de mousse, emmaillottés de paille, qui, sur le marché aux fleurs, s'effeuillent au vent d'hiver.

Par contraste voyez un peu, un groupe de ces charmants démons : Toute la flore hivernale est réunie là

et s'il fallait jouer aux petits jeux, quelle magnifique moisson pour un bouquet d'hiver.

Depuis le perceneige au blanc calice, la bruyère aux clochettes roses, l'épine chargée de corail, le gui aux guirlandes ponctuées de grains d'argent, jusqu'aux branches de houx dont les baies éclatantes se détachent comme des gouttes de sang, chaque fleur, chaque plante trouverait son type et sa personnification.

Et maintenant pour finir ce portrait aussi consciencieusement tracé que possible, si vous me demandez quel est en somme mon avis, je vous répondrai comme dans votre chant national :

Vive la Canadienne.

P.-M. SAUVALLE.

LES PREMIÈRES RELIGIEUSES A QUÉBEC

Le 1er août 1639, à sept heures du matin, le canon du Fort Saint-Louis annonça au petit poste de Québec, dont la population ne dépassait pas deux cent cinquante âmes, l'arrivée des premières femmes consacrées à Dieu qui soient venues en Canada : c'étaient la Mère Marie de Guyart de l'Incarnation, la Mère Marie de Savonnières de Saint-Joseph, Marie Cécile de Sainte-Croix, Ursulines, avec leur dévouée fondatrice, Madeleine de Chauvigny de la Peltrie ; puis la Mère Marie Guenet de Saint Ignace, la Mère Anne Le Cointre de Saint-Bernard et la Mère Marie Forestier de Saint-Bonaventure, Hospitalières, envoyées par la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, pour fonder dans la nouvelle-France un Hôtel-Dieu dédié au précieux Sang du Rédempteur.

Elles étaient accompagnées de trois missionnaires Jésuites : les pères Vimont, Poncet et Chomonot.

Ce fut un événement considérable que l'arrivée de ces "filles de la prière" dans le pays alors presque entièrement sauvage du Canada. Il causa une grande joie parmi les colons français groupés autour du fort Saint-Louis ou dispersés le long des rives du Saint-Laurent, et fit naître des espérances que deux siècles et demi d'un dévouement admirable ont amplement justifiées.

M. de Montmagny se rendit à la rencontre des nobles femmes, — qui se prosternèrent en mettant le pied sur le rivage, et baisèrent avec respect le sol de leur nouvelle patrie, — puis, suivi de toute la population de Québec, il les conduisit à Notre-Dame-de-Récouvrance (*), où un *Te Deum* fut chanté, "entonné par le R. P. Le Jeune, ... poursuivi par toutes les voix de la foule, tandis que le canon du fort annonçait au loin le joyeux événement".

La petite société de Québec offrait, sous M. de Montmagny, un spectacle original et charmant. On y retrouvait l'image de la vieille société française, avec quelques traits particuliers que faisaient naître les exigences du climat, la lutte pour l'existence dans des conditions inconnues en Europe, et le contact avec les aborigènes.

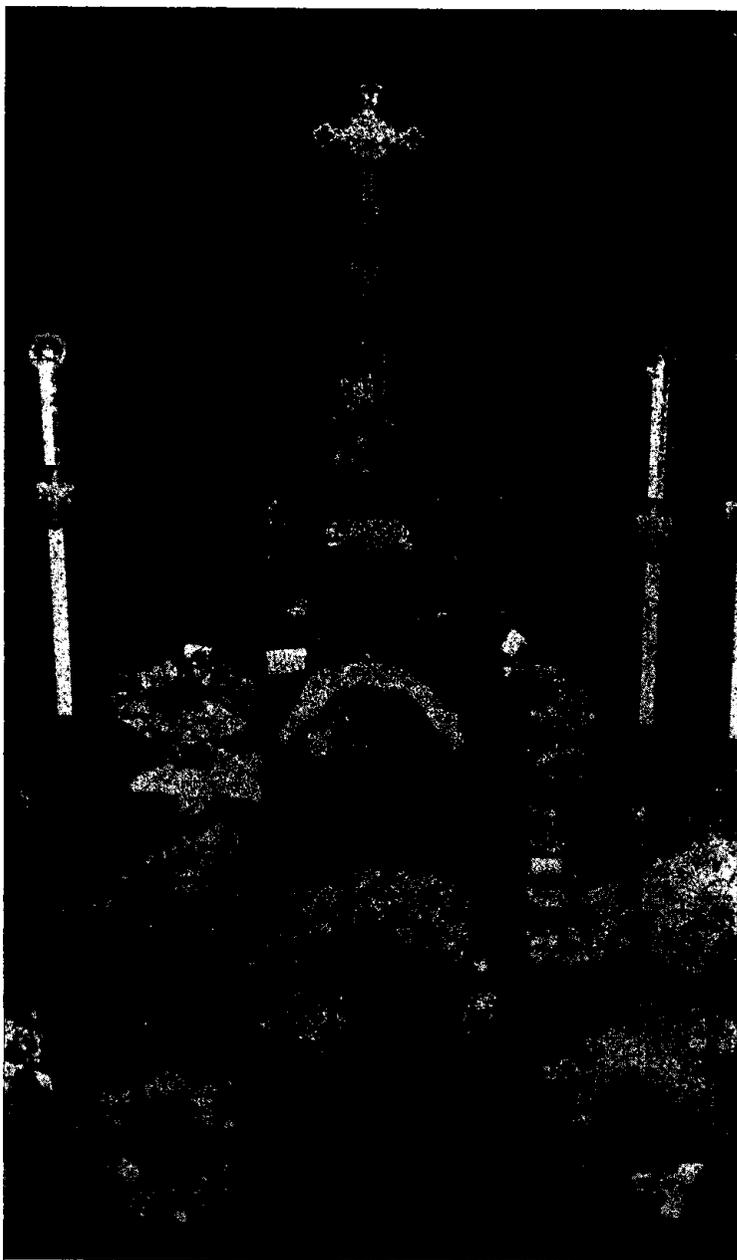
Le gouverneur voulut recevoir les Hospitalières et les Ursulines au fort Saint-Louis. Le jour même de leur arrivée, il les convia à sa table, ainsi que les missionnaires Jésuites, les officiers et les principaux habitants de la colonie.

Puis les humbles servantes de Dieu se séparèrent, les deux petites communautés allant dans leurs demeures respectives.

ERNEST GAGNON.

Si vous voulez non seulement faire prospérer mais encore moraliser un peuple et le rendre mûr pour la liberté, instruisez-le ; instruisez-le, et ne craignez pas si vous venez à diriger cette éducation. Il est faux que la science soit un danger, puisque l'Écriture elle-même nous dit : *Vos preciosum labia scientiæ*. La science bien dirigée est l'auxiliaire de la religion. Tout, dans l'enseignement, contribue à élever l'âme humaine. — Sir J.-A. CHAPLEAU.

(*) Cette église fut détruite par un incendie l'année suivante (1640). Elle avait été construite par Champlain en 1633, et était située à peu de distance du fort vers l'extrémité nord-Ouest de la Place d'Armes actuelle.



LES FUNÉRAILLES DE SIR J.-A. CHAPLEAU.—CHAPELLE ARDENTE A L'UNIVERSITÉ LAVAL

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

La Saint-Jean-Baptiste !...

Cette fête tourne les têtes, fait battre tous les cœurs des Canadiens-français.

C'est la fête nationale : or, pour celui qui a de la religion, l'amour de la Patrie suit immédiatement l'amour de Dieu, l'amour des parents. L'amour de la Patrie—c'est ce que ne veulent pas comprendre les détracteurs des catholiques,—est un amour fait de deux sentiments absolument inséparables ; liés si intimement que détruire l'un, c'est anéantir l'autre : je veux dire, l'amour du Saint-Siège et l'amour du sol natal.

En paroles, je mets le Saint-Siège le premier : dans l'intelligence, ils sont confondus. Je mets du vin et de l'eau dans un verre : je dois bien écrire *vin et eau*, ou *eau et vin* ; mais dans le verre, c'est un. Il n'y a qu'un aspect : de l'eau rougie—ce qui ne rend pas encore la pensée ;—du rouge—ce qui ne dit pas que c'est un liquide.

Ainsi en est-il de l'amour du Saint-Siège et de l'amour de la Patrie.

Demandez à un zouave de vous dire pourquoi il aime Rome (ou le pape) : il vous répondra que c'est parce qu'il aime le Canada, son pays, ses amours.

Demandez-lui pourquoi il aime passionnément son beau Canada ; il vous répondra que c'est parce qu'il sait aimer le pape de toute la force de son être.

Pourquoi aller chercher dans le Ciel un illustre personnage quelconque pour faire, du jour de sa fête, a fête d'une nation ?

Pourquoi, dans l'histoire, prendre la date d'un fait, et de cette date, faire la fête d'une nation ?

Et si je vous disais, à l'un et à l'autre, que vous n'aimez pas votre Patrie puisque vous choisissez l'un de ces deux moyens de la fêter, vous me ririez au nez, n'est-ce pas ?

Vous aurez mille fois raison.

Permettez-nous donc, à nous Catholiques Canadiens, catholiques de quelque pays que ce soit, de rire au nez de ces pauvres fêlés qui, jugeant autrui à leur aune, disent que nous avons deux Patries : Rome d'abord—la nôtre ensuite.

Vous ne dites rien au Juif, pour qui la Patrie, c'est là seulement où il peut amasser de l'or, le truand !

Réservez-lui—et à vous—vos sots dédains passant sous notre semelle sans même l'atteindre ; c'est cependant bien bas !

La Société Saint-Jean-Baptiste nous promet une fête superbe, la semaine prochaine. Ce qui n'a pas lieu d'étonner, quand on sait qu'elle a eu pour président M. L.-O. David, cet homme si distingué, cet écrivain si sympathique, ce patriote si ardent ; quand on sait que le successeur de ce vrai Canadien-français est l'honorable juge L.-O. Loranger, homme intègre, magistrat de grande science, aimant son pays de toute son âme, sa foi par-dessus tout.

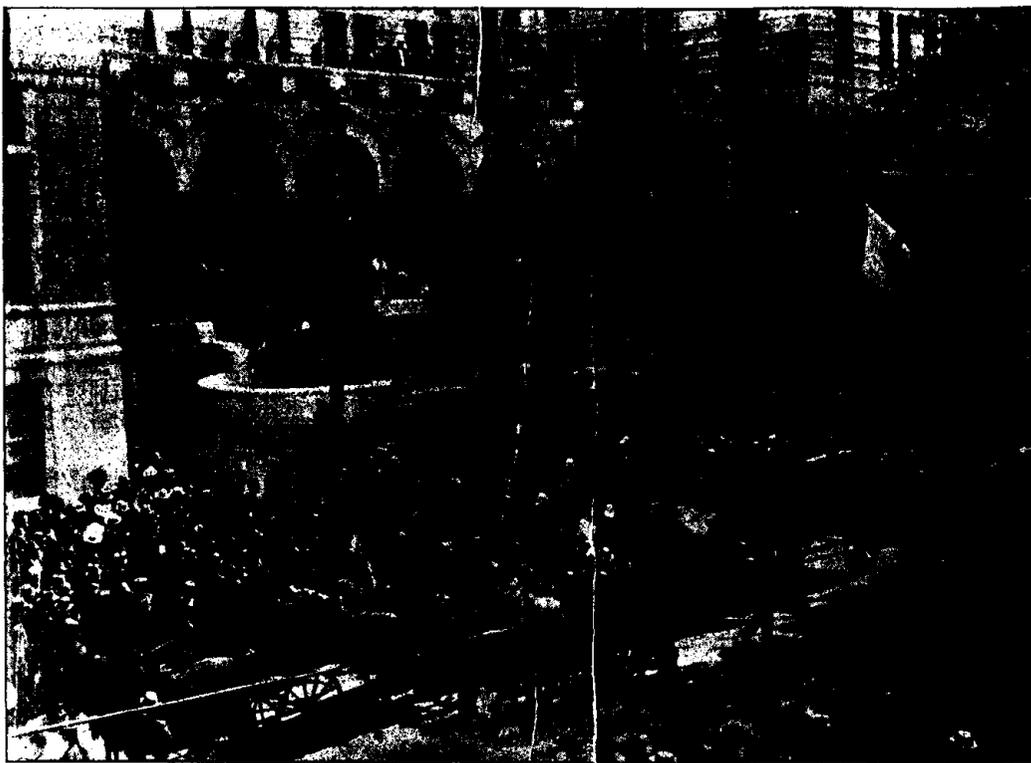
Nous verrons, non seulement tout Montréal, mais toutes les campagnes environnantes, réunis dans les vastes espaces compris entre la ville et la montagne, sur le flanc de laquelle sera élevé l'autel du sacrifice. Nous verrons cette nation entière des Canadiens-français prosternée sous la main du prince de l'Eglise, Mgr Bruchési, successeur des apôtres, offrant au Dieu des peuples et des mondes l'hommage de reconnaissance, le tribut d'amour de notre province, immense en ses bornes comme la mère-patrie—la plus belle des Patries (simultanément avec notre Canada) !

O Canada, mon pays, mes amours !..

DE THERMES.

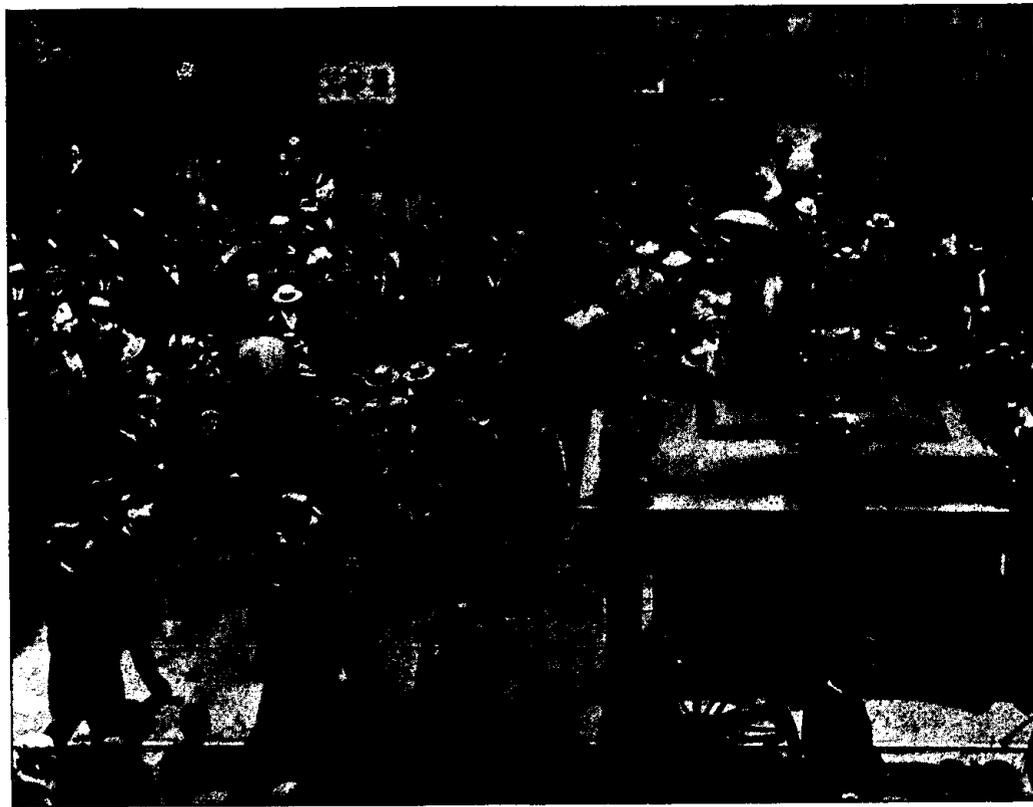
Ne refuse pas l'aumône qu'on te demande ; seulement dirige bien ton intention et donne à Dieu en mettant dans la main du pauvre.

Retiens ce sourire moqueur qui est sur le point d'éclorre sur tes lèvres, tu peineras celui qui en est l'objet. Pourquoi faire de la peine aux autres ?



Photos Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis

LES FUNÉRAILLES DE SIR J.-A. CHAPLEAU.—LES ABORDS DE L'UNIVERSITÉ LAVAL



LES FUNÉRAILLES DE SIR J.-A. CHAPLEAU.—LE CHAR FUNÈBRE, RUE STE-CATHERINE

LE TAMBOUR BAT

Le tambour bat, le clairon sonne
...En avant !

C'est qu'ils vont fêter le cinquantenaire de la fondation de leur collège Sainte-Marie, les bons, les distingués Pères Jésuites de Montréal.

Cinquante ans !...

Depuis cinquante ans, ces éducateurs entre tous les éducateurs ont formé des hommes, dans le sens de homme, *vir* : celui qui est, celui qui possède la force.

L'instruction solide, comprenant par là-même la religion comme base et comme principe, fondations et faite de l'édifice ; l'instruction solide fait les hommes forts, les rend aptes à lutter sur tous les champs, les arme contre l'adversité, les fait invincibles dans la controverse religieuse ou sociale.

Voilà pourquoi, en Europe, l'enseignement catholique prend le programme dit de l'université, celui-ci seul rendant capable de prétendre aux places du gouvernement. Je ne dis pas : l'enseignement catholique *suit* le programme ; ce ne serait pas rendre fidèlement ce qui est, attendu que l'enseignement catholique va tellement de l'avant, qu'il est de bien loin au-dessus du programme dit de l'université.

Je n'en veux pour preuve que les collèges des RR. PP. Jésuites, à Paris rue de Vaugirard, 371, préparatoire au baccalauréat ; rue de Madrid, 7, préparatoire au baccalauréat et aux Ecoles supérieures ; dans toute la France pour toutes les positions.

C'est pour rester à la hauteur de l'enseignement vraiment catholique que, dans son Encyclique *Affari vós* au Canada, le Saint-Père nous recommande instamment de former de bons instituteurs (c'est-à-dire, instituteurs et institutrices), capables de marcher de pair avec les autres, quels qu'ils soient. Voilà pourquoi, la province de Québec ferait sagement d'établir des écoles normales de demoiselles, les institutrices, ici, laissant beaucoup à désirer sous le rapport des connaissances pédagogiques. J'ai eu l'occasion de le voir maintes fois—et, je l'avouerai, cet état de choses m'a peiné.

Je sais que notre ministre de l'Instruction publique a à cœur d'établir ces Ecoles normales, qu'il voudrait voir dirigées par des Religieuses, capables de former de bonnes institutrices : naturellement, les institutrices seraient mieux payées, plus considérées ; les résultats

qu'elles obtiendraient seraient autrement bons que ce qu'elles obtiennent aujourd'hui.

Le projet de notre ministre provincial mérite d'être encouragé par tous les catholiques : nous ne parlons pas de l'épiscopat et du clergé, toujours à la tête des réformes sérieuses, et qui favoriseront le projet de l'hon. M. Robidoux. Mgr Bruchési sait qu'en Europe, les catholiques n'ont point le bonheur qu'auraient ceux de Québec, la province devant voir ses Ecoles Normales de demoiselles entre les mains des religieuses. D'ailleurs, le Saint-Père, dans son Encyclique, nous pousse à prendre tous les moyens les meilleurs.—Nous y reviendrons plus longuement.

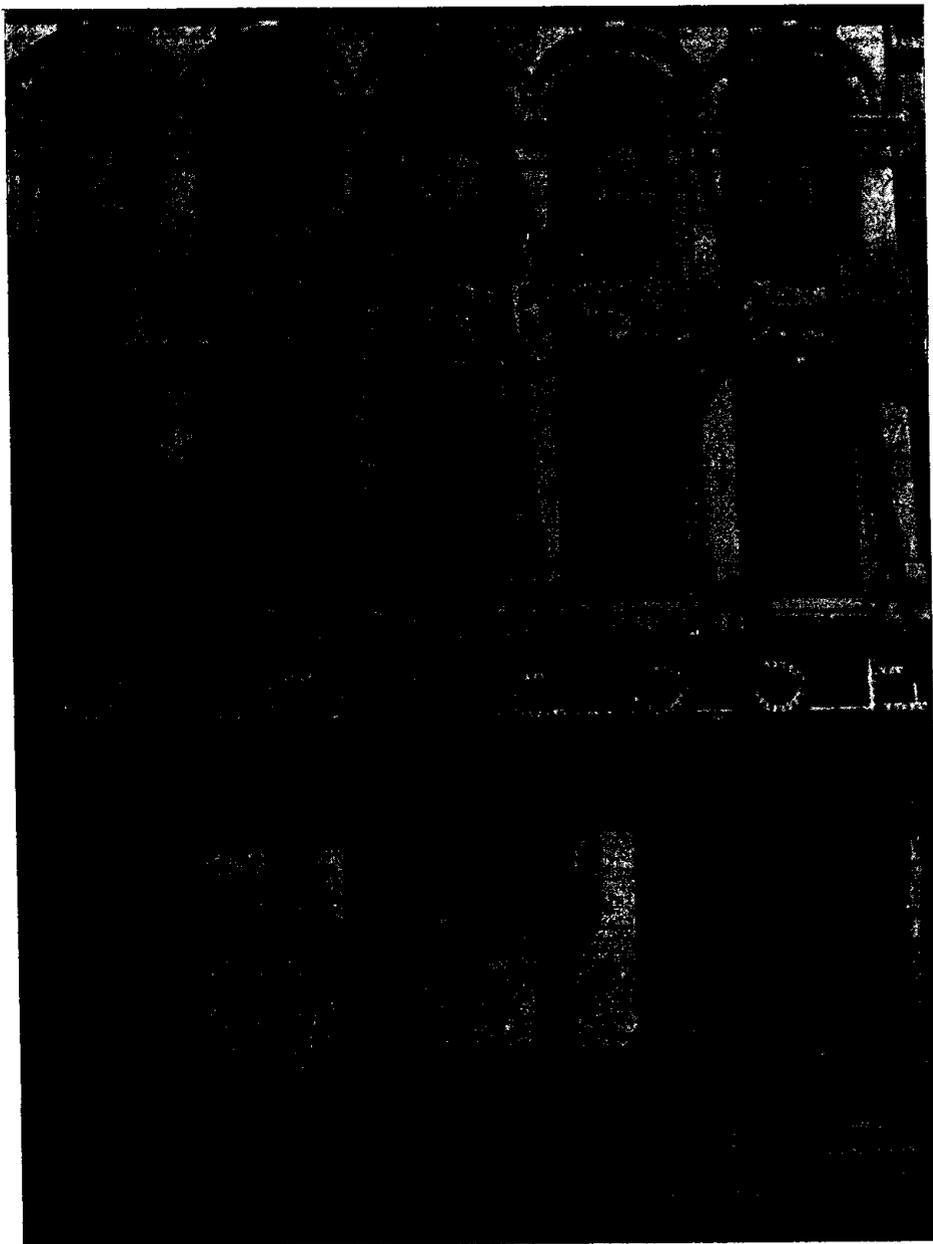
Oui, les RR. PP. Jésuites vont de l'avant : ils ont bien mérité des peuples partout où ils ont passé—et ici, leur nom est synonyme de Science, Religion, Patriotisme ; leur enseignement est tout cela.

Que le respect, l'amour, la vénération, la gratitude que vont leur témoigner leurs élèves, formés durant cinquante ans en leur collège Sainte-Marie, leur soit un commencement de la récompense qui les attend

Nous ne pouvons résister au plaisir de donner, en terminant, le programme des trois jours de réjouissances de leur glorieux cinquantenaire.

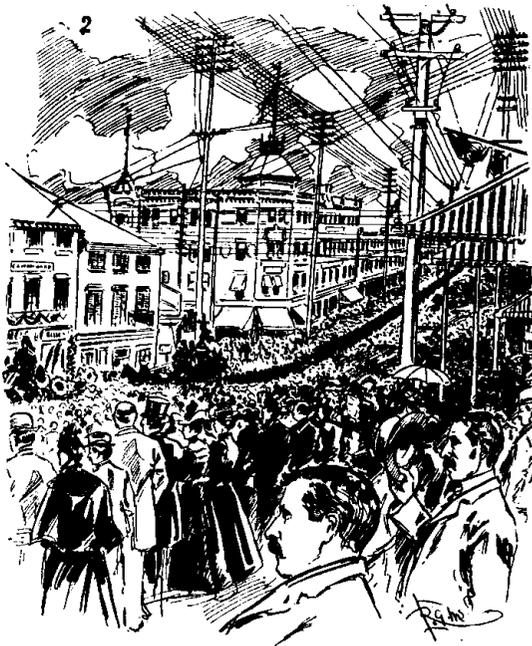
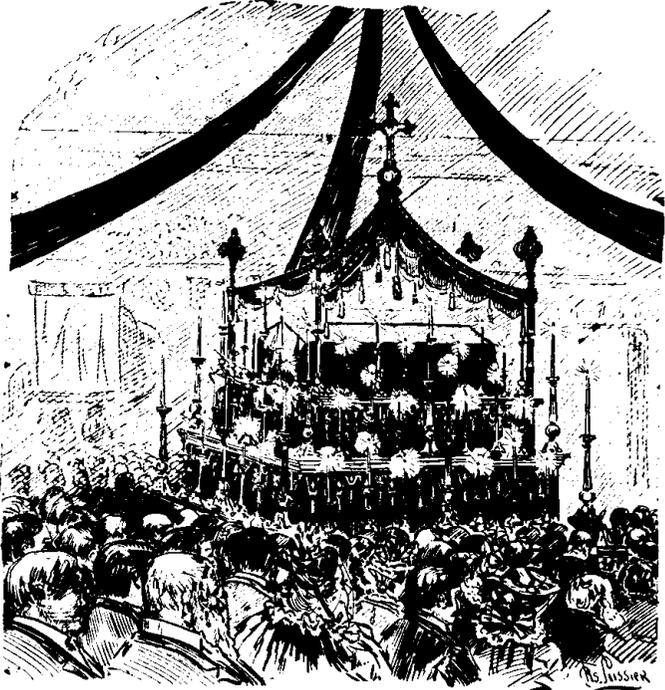
1er jour, mardi, 21 juin.—9 h. du matin : Messe pontificale et militaire au Gesù. Le sermon de circonstance sera donné par M. l'abbé Allard ; 2 h. du soir : Grande parade militaire par les cadets du collège ; 4 h. du soir : Réception par les Révds Pères Jésuites ; 7.30 h. du soir : Salut en musique. Sermon en anglais par M. l'abbé Ths. Hefferman ; 9 h. du soir : Feux d'artifice, illuminations, musique.

2me jour, mercredi, 22 juin.—9 h. du matin : Distribution des prix ; 12 h. du matin : Dîner au collège,

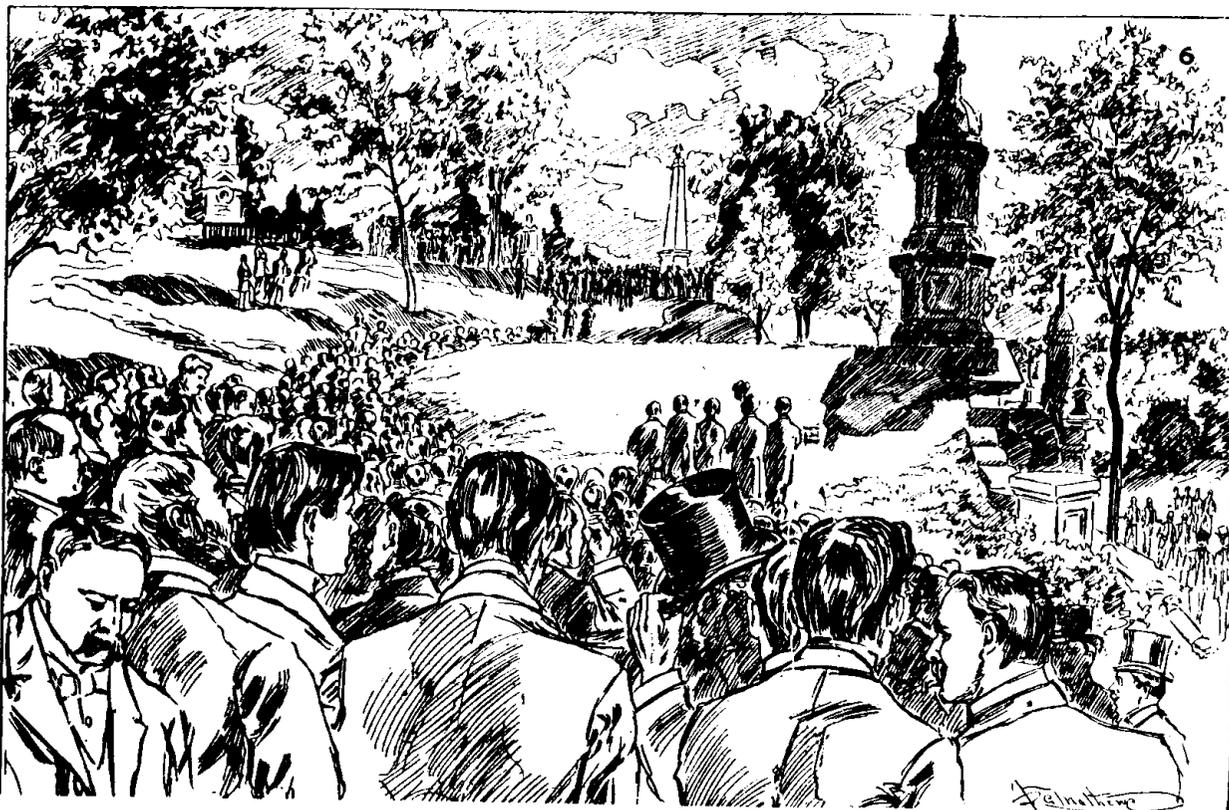


LES FUNÉRAILLES DE SIR J.-A. CHAPLEAU.—LES BUREAUX DE "LA PRESSE"

Photos Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis



SIR J.-A. CHAPLIN
Né le 9 novembre 1840, à St-Jovite,
décédé à Montréal, le 13

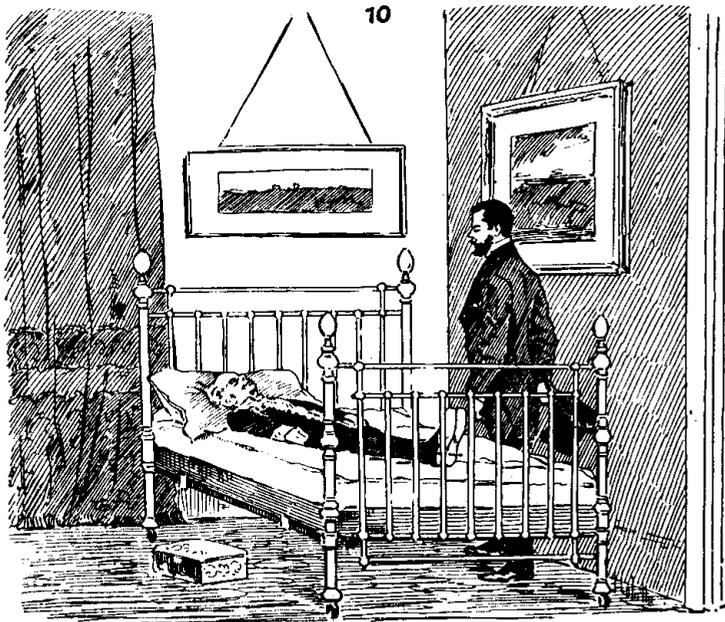
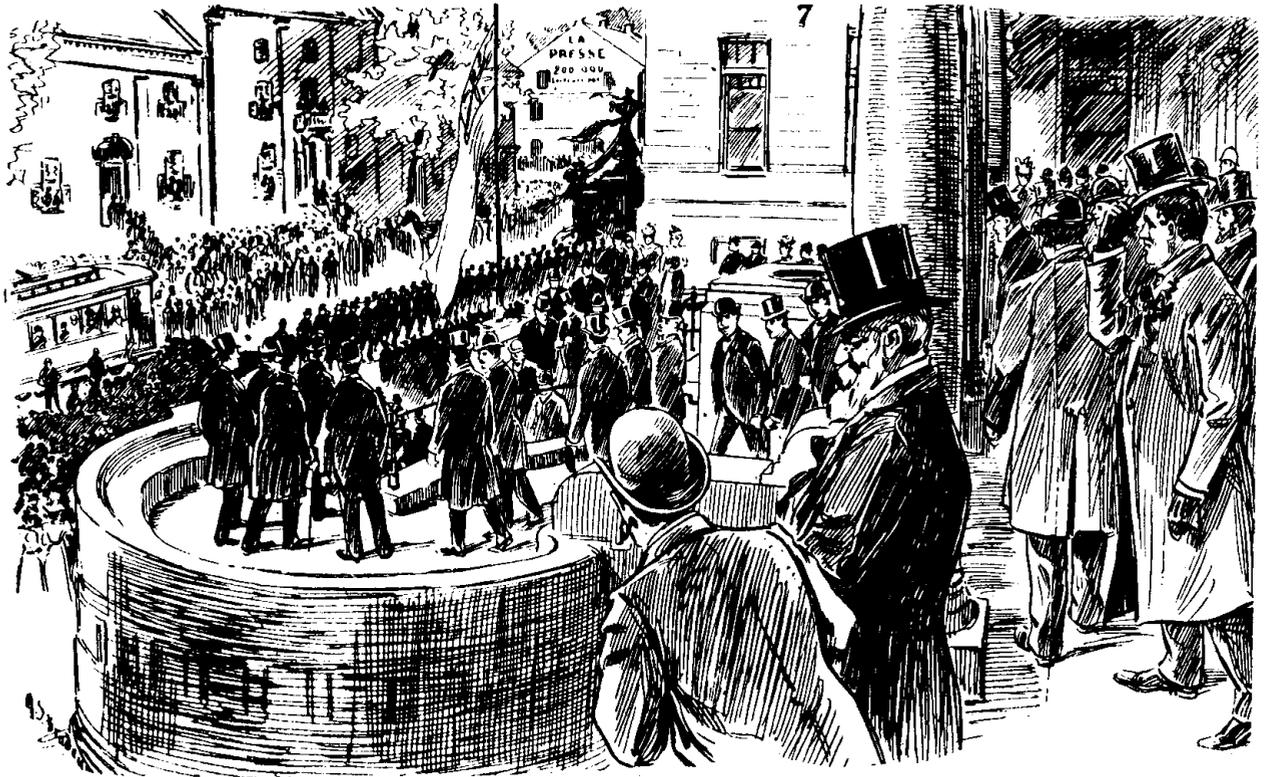
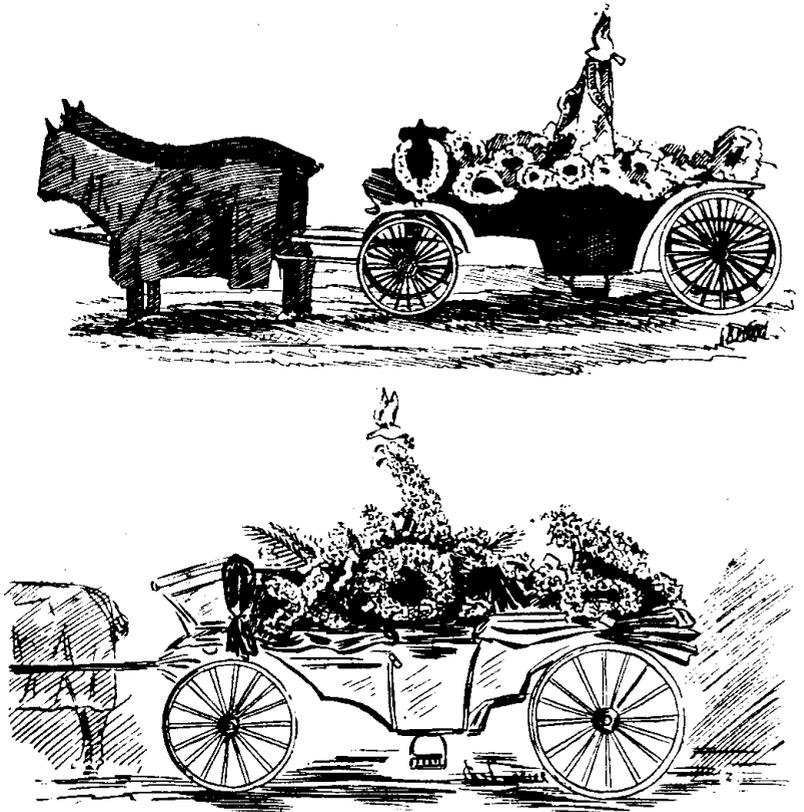


1. Catafalque.—2. Défilé à la Côte St-Lambert.—3. La foule à l'Université Laval.—4 et 5. Voitures de fleurs.—6. Au cimetière.—7. La sortie de l'église.

LES DERNIERS DEVOIRS RENDUS A LA



CHAPLEAU,
Sainte-Thérèse
13 juin 1898



Université Laval.—8. La sortie de Notre-Dame.—9. Chapleau sur son lit de parade au Windsor.—10. Chapleau sur son lit de mort au Windsor.

LA DEPOUILLE DE SIR J.-A. CHAPLEAU

offert aux anciens élèves ; 2 h. du soir : Convention ; 8 h. du soir : Séance. "Le fils de Ganelon".

3^{me} jour, jeudi, 28 juin.—9 h. du matin : Jeux athlétiques sur le terrain de l'Exposition ; 1.30 h. du soir : Excursion sur le fleuve ; 7.30 h. du soir : Banquet au Windsor.

FIRMIN PICARD.

FANTAISIE LITTÉRAIRE

LE SECRET DE JEAN

C'était un bien brave garçon que Jean. Honnête et travailleur, toujours le premier à l'ouvrage et le dernier à le quitter. Orphelin dès son jeune âge, il ne connut jamais la tendresse d'une mère ni la sollicitude d'un père. Une sœur lui restait, une sœur dévouée sur qui se concentrait tout son amour d'orphelin et de frère. Pour Clémence, il eût traversé le feu ; ce que Clémence disait, c'était pour lui un oracle.

Jean était doué d'une constitution frêle et délicate ; le médecin avait dit souvent : "Beaucoup de bons soins !... il lui faudrait bien peu pour le tuer !..." De bons soins, certes, il n'en manquait pas ! Clémence n'était-elle pas là ?...

Ils vivaient donc paisiblement dans leur jolie maisonnette, bâtie sur un coteau dont l'aspect riant faisait naître la joie. Le père, en mourant, leur avait laissé une petite aisance qui, avec le travail de Jean, leur faisait la vie douce et facile...

Non loin de là s'élevait une autre habitation, blanche et propre, au balcon feuillu, où le lierre, en serpentant, grimpa à son gré capricieux. Une mère et sa fille seules habitaient cette maison. Les deux familles se connaissaient depuis de longues années. Jean et Hélène, enfants, avait joué souvent ensemble, et le temps n'avait pu qu'affermir entre eux cette amitié si franche.

Qui eût pensé alors que le malheur et la tristesse fussent venus élire domicile sous un toit aussi heureux que celui de Jean et de Clémence ?...

Amour ! voilà, de tes coups ! oui ; car Jean aimait ; et l'objet de ses rêves n'était autre qu'Hélène. Il lui semblait,—était-ce une illusion ?—que la jeune fille n'était pas insensible à ses témoignages d'affection !...

Hélène allait atteindre 21 ans. Plusieurs partis s'étaient présentés à elle. Un seul, parmi ces derniers avait obtenu les faveurs de l'orpheline : André, le fils d'un banquier dont la mort avait fait du jeune homme un riche héritier.

Hélène aimait Jean. Elle ne pouvait s'en défendre ; mais André avait l'air plus fin de siècle ; ses mains étaient plus blanches, plus aristocrates ; ses tournures plus élégantes ; tandis que Jean avait des manières moins recherchées ; il ne débitait point de belles phrases comme André ; il n'avait point de ces conversations si aimables et... qui ne disent rien ; de ces paroles d'esprit tant admirées et qui provoquent l'admiration dans les salons modernes... Mais André, possédait tout cela, lui !... Elle pesait tout, la pauvre enfant ! Mais elle ne voulait point s'avouer une chose : qu'elle n'aimait André que pour sa fortune et ses belles manières, et que son cœur appartenait à Jean dont la vue seule lui causait comme un remords...

Le frère de Clémence n'ignorait pas les relations d'André avec son amie.

Il lui semblait maintenant qu'elle ne le regardait plus comme autrefois, sa parole avait quelque chose de froid, d'indifférent. Plus rien en elle ne rappelait les anciens jours !...

Jean ! Jean ! veille sur ton cœur ! songe que le dieu de l'amour est cruel, qu'il ne choisit point ses victimes ! Chasse de ton esprit l'image de la parjure ! Oublie-la !... Serait-ce possible !... Souffrir ! oui ! Oublier !... Jamais ! ! !...

Clémence constatait depuis quelques jours, que malgré ses soins assidus, ses attentions sans nombre, son frère n'était plus gai, une pâleur inusitée était répandue sur son visage :

—Jean, mon frère, tu souffres ; ne retourne pas au bureau ; repose-toi.

Elle se doutait des sentiments de son frère à l'égard d'Hélène.

—Mais, je ne suis pas malade, telle était la réponse invariable de Jean.

Un soir, la mère d'Hélène arriva toute joyeuse chez sa voisine. Il lui tardait de lui apprendre la grande, l'heureuse nouvelle :

—Ma chère Clémence, dit-elle entre deux baisers sonores, Hélène se marie !

Jean, de sa chambre, où il feuilletait quelques livres, entendit les paroles de Madame X..., et se parlant à lui-même : "Elle se marie ! oui ! elle se marie ! un autre l'aura ! pourquoi donc n'est-ce pas moi !" Quelque chose, comme la lame glacée d'un poignard lui traversa le cœur. Que lui importait maintenant la vie ? Hélène l'avait trahie !...

Pendant que Jean faisait ses réflexions, la veuve continuait à parler avec volubilité :

—Oui, ma chère enfant, Hélène se marie ; tu sais, André, le bel André que l'héritage du père a fait si riche, oh ! ma fille sera mise comme une princesse ; si tu voyais les riches cadeaux qu'il lui a donnés ! Eh ! malgré tout, c'est triste encore de marier sa fille unique !...

Clémence n'avait pas eu le temps de placer un mot.

—Mes félicitations les plus sincères, madame, dites bien à Hélène que mon souhait le plus ardent est quelle soit heureuse...

Et Jean, de sa cachette, répéta comme un écho :

—Oui ! heureuse !

Après le départ de Madame X..., Clémence pénétra chez son frère ; elle fut frappée de la contraction de ses traits.

—Mon Dieu ! qu'as-tu donc ?

—J'ai tout entendu, répondit-il simplement avec un sourire navré.

Clémence se souvint de la parole du médecin : "Il lui faudrait peu, une syncope de cœur résulterait de la moindre émotion."

—Tu es malade, mon frère et tu me le caches.

—Oh ! ma sœur ! ma bonne Clémence, eh bien ! oui, je suis et depuis longtemps malade ; je ne voulais pas t'alarmer par mes plaintes continuelles ; à ton insu, je suis allé consulter un spécialiste. Au signe de tête qu'il a fait, j'ai tout compris. Oui, c'en est fait de moi ; je me sens mourir !

—Mon frère, mon frère, ne dis pas cela, tu m'effrayes ; que ferais-je sans toi !

Et elle pleurait, la pauvre enfant !...

Cette nuit-là, Jean fut au plus mal. Le médecin ordonna d'aller quérir un prêtre.

A la proposition de Clémence d'aller chercher l'homme de Dieu, Jean sourit.

—Ah ! ma sœur, j'ai toujours été prêt, mais je veux et j'exige voir le prêtre.

Ce dernier arriva peu après.

La préparation à la mort de l'orphelin fut des plus édifiantes.

Etant muni de tous les secours de l'Eglise, le jeune homme attendit la mort avec calme et résignation.

Se voyant arrivé à son heure dernière, d'une voix faible et imperceptible, il appela :

—Clémence !

—Je suis ici, mon frère.

—Je vais mourir, ma sœur. Ah ! ne pleure pas ainsi, tu m'ôtes mon courage et ma résignation ; ma bien-aimée sœur, merci pour tout ce que tu as fait pour moi ; toi seule tu m'as aimé dans ce monde... Avant de te quitter, j'ai un secret à te confier. Tu t'en es doutée déjà peut-être : c'est que j'aime Hélène !...

—Je le savais, répondit Clémence entre des sanglots.

—Quand je ne serai plus, dis-lui que Jean l'a aimée jusqu'à la mort ; dis-lui qu'elle me fut cruelle, mais que le cœur qui l'a tant aimée n'a pu que lui pardonner. Demande-lui, en mon nom, une prière. Ma chère sœur, adieu !... adieu !... ou plutôt au revoir au ciel !...

Il affaibissait, et, serrant dans sa main son chapelet béni, il cloua son regard au pied du crucifix appendu au mur. Clémence, penchée sur lui, éciait son dernier soupir...

Vers trois heures, au moment où l'aube commençait à blanchir les toits, où un nouveau jour se lève, l'âme de Jean s'envolait vers l'infini...

Les années ont passé. Jean dort là-bas dans le vieux cimetière entre les tombes de son père et de sa mère.

Tous les soirs, une ombre noire se glisse furtivement et vient s'agenouiller sur l'humble mausolée de l'orphelin.

L'avez-vous reconnue ? C'est Hélène ! oui, Hélène ! ah ! elle a souffert, la malheureuse ! Elle a compris enfin qu'un mariage sans amour conduit au malheur ! Son mari est mort il y a six mois : mort loin d'elle dans un duel infâme !...

Pauvre Hélène ! elle vient souvent, elle vient se jeter dans les bras de Clémence ; toutes deux pleurent silencieusement. Hélène pleure son ami de cœur, Jean ! elle pleure et ses joies d'enfant et sa vie pour jamais brisée ! Clémence pleure son frère adoré dont le deuil ne finira qu'avec sa vie. Mais elles sont chrétiennes : toutes deux elles vont bien souvent s'agenouiller au pied de la Madone de leur église ; la Vierge qui leur a vu faire leur première communion, qui a vu marier Hélène... et qui maintenant les console dans leur malheur commun !...

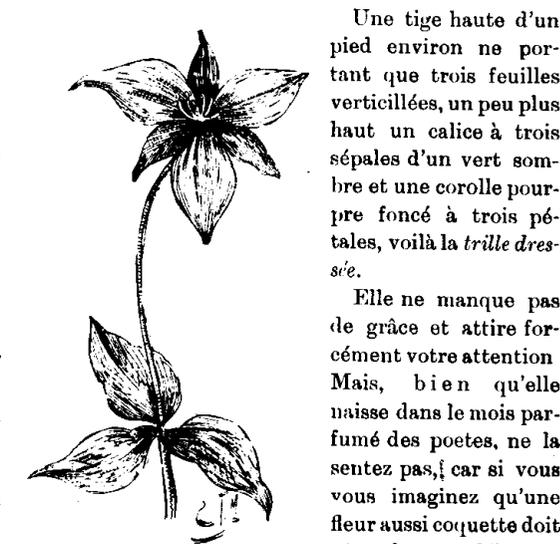
GEORGIANNA SENÉCAL.
Saint-Henri, 1898.

NOS FLEURS CANADIENNES

LA TRILLE

Trille dressée : *Trillium erectum*—(Famille des Trilliacées)

Les trilles tirent leur nom d'un mot latin : *trilix*, qui veut dire : triple, parce que le nombre trois semble les avoir prises sous sa haute et bénigne protection. En voulez-vous la preuve ?



Une tige haute d'un pied environ ne portant que trois feuilles verticillées, un peu plus haut un calice à trois sépales d'un vert sombre et une corolle pourpre foncé à trois pétales, voilà la trille dressée.

Elle ne manque pas de grâce et attire forcément votre attention. Mais, bien qu'elle naisse dans le mois parfumé des poètes, ne la sentez pas, car si vous vous imaginez qu'une fleur aussi coquette doit répandre un délicieux

parfum vous vous trompez complètement. Son odeur est tout à fait insupportable.

Contentez-vous de l'admirer.

N'oubliez pas qu'il y a encore des trilles blanches ou roses et que toutes elles décorent fort bien les jardins.

B. J. Massicot

La vraie force des honnêtes gens, c'est leur estime ; qu'ils la gardent pour la justice et l'équité.—LABOULAYE.

On parle bien à la légère des sacrifices, du labeur des hommes politiques. On s'imagine que, pour eux, tout est bon, tout est beau, tout est riant. Mais que l'on se trompe ! C'est une rude carrière que celle des hommes publics. Il leur faut se consacrer au bien de leur pays, toujours, à chaque instant de leur vie, s'ils ont à cœur de le servir efficacement. On les appelle les maîtres, ils ne sont que des esclaves, les esclaves de leur devoir.—Sir J.-A. CHAPLEAU.

BIBLIOGRAPHIE

Il ne sera rendu compte que des ouvrages dont deux exemplaires auront été envoyés.

Nous avons de graves omissions sur la conscience : depuis longtemps, nous eussions dû rendre compte d'une superbe brochure sur les *Assurances Mutuelles*, par notre distingué prédécesseur et ami, M. J.-M.-A. Deneault ; d'un très joli *Mois du Sacré-Cœur*, par les Frères de la Charité, de Boston.

Le surcroît de travail ; la chaleur du jour, et sans doute quelque diable nous poussant, nous n'avons rien dit jusqu'à présent de ces ouvrages, pas plus que du magnifique livre de M. l'abbé Victor-A. Huard, supérieur du Séminaire de Chicoutimi, livre intitulé : *Labrador et Anticosti*.

Nous prenons de fermes résolutions... mais on sait ce que valent de fermes résolutions de pauvre pêcheur... à la ligne.

Nous accusons réception, à l'auteur et à l'éditeur, d'une romance fort bien imprimée, musique paraissait belle et facile. La romance est de M. J.-H. Malo, 143, rue Mentana à Montréal, où l'on peut se procurer ce morceau à raison de 25c ; la musique est de M. J. Clossey, 551A rue Dorchester. Pour les vacances, c'est un cadeau utile et agréable. Qu'on écrive donc 143, rue Mentana à Montréal, en envoyant 25c en timbres-poste ou autrement.

“ LES CATACOMBES DE ROME, ” PAR MGR PAUL BRUCHÉSI

Quiconque étudie l'histoire de Rome et des monuments que cette ville renferme, y trouve un sujet inépuisable de louange et d'admiration.

Rome possède tous les titres de gloire. C'est une ville unique dans l'univers ; elle est pour ainsi dire de création divine, et nous l'appelons éternelle.

C'est la patrie de tout le monde, et le sanctuaire de la grande famille chrétienne.

Qui n'a entendu parler des Catacombes de Rome, ces immenses souterrains où, sous la persécution, les chrétiens se retiraient, où ils enterraient leurs morts ?

Mgr Paul Bruchési, l'éminent archevêque de Montréal, qui a habité Rome pendant plusieurs années, a écrit sur les Catacombes des pages émues. Il a bien voulu permettre à l'éditeur de la *Bibliothèque Canadienne* de les publier. LE MONDE ILLUSTRÉ recommande vivement ce beau livre à tous ses lecteurs et fidèles abonnés.

Les *Catacombes de Rome* forment le cinquième fascicule de la *Bibliothèque Canadienne*.

On peut se les procurer en adressant 15 centins à l'éditeur de la *Bibliothèque Canadienne*, M. Pierre-Georges Roy, No 9, rue Wolfe, Lévis.

PSYCHOLOGIE

CALCULATEURS PRODIGES

Les calculateurs prodiges ne sont pas si communs que lorsqu'on en rencontre un, par hasard, il soit peu intéressant d'en parler. Après Henry Mondeux et Inaudi, voici Diamanti qui nous revient après quelques années d'absence. Diamanti est un calculateur étonnant, comme ses prédécesseurs ; mais il possède en outre, une mémoire visuelle bien surprenante. On trace sur un tableau noir, pendant qu'il a le dos tourné un groupe de dix, quinze, vingt-cinq, trente chiffres et on lui demande de les répéter dans l'ordre où ils sont placés. Il jette un coup d'œil sur le tableau, et se retournant vers les assistants, il cite tous les chiffres les uns après les autres, soit, à volonté, par colonne horizontale, soit par colonne verticale, soit par colonne diagonale ou même en zig-zag. Il n'a aucune hésitation. On dirait que Diamanti a le tableau sous les yeux, et, en réalité, il l'a objectivement. Bien mieux, il le conserve tel dans la mémoire pendant plusieurs jours.

Tracez un tableau de 25 chiffres, soit cinq colonnes de cinq chiffres, disposés les uns au-dessous des autres. Effacez. Il lui a suffi de voir ; cinq jours après, il écrira lui-même ce tableau sans la plus petite erreur.

Et il n'a recours à aucune supercherie, il n'inscrit pas les chiffres chez lui pour se les rappeler, car on l'a pris au dépourvu et il a fort bien cité le tableau qu'on lui avait présenté quelques jours auparavant, sans se douter qu'on lui en reparlerait à un moment donné. Sa mémoire des chiffres est prodigieuse, et, bien qu'il l'ait cultivée, depuis, par entraînement, il la possédait tout jeune. Il l'ignora jusqu'au jour où, obligé de faire une longue multiplication sans crayon, il s'aperçut qu'il opérât avec la plus grande facilité.

Le calcul est pour lui, en effet, un véritable jeu. Combien y a-t-il de secondes dans 87 siècles, y compris les années bissextiles ? Il vous faut plus de cinq minutes pour répondre, en allant vite ; Diamanti vous apportera la solution en moins d'une minute sans manier le crayon. Il y en a 2,745,551 millions 120,000. Ce qui est exact.

Et les opérations multiples ? A la fois et en même temps, retranchez tel nombre de dix chiffres d'un nombre de onze chiffres, quelle est la puissance trentedeuxième de 3 ? Multipliez trois nombres désignés par un autre, divisez tel nombre de vingt-deux chiffres par tel nombre de onze chiffres. Au bout de trois à quatre minutes, l'opérateur indique les solutions. Mais toujours, il faut que l'on ait inscrit les nombres au tableau et qu'il les ait vus.

Inaudi possédait la mémoire auditive ; il n'avait pas besoin que l'on fit aucune inscription devant lui : mais il était nécessaire qu'on lui énonçât les chiffres un à un. Il se rappelait par les sons, ce qui est fort rare. Diamanti se souvient, au contraire, par la vue. Ces différences sont curieuses. Mais ce qui est aussi singulier, c'est que Diamanti, pour bien se rappeler les nombres, ne les laisse pas groupés comme ils sont, mais les répartit objectivement le long d'une courbe ondulée, où il les dispose et les serre de plus en plus.

Le travail cérébral est dépendant chez tout le monde du milieu, du bruit, des impressions extérieures, de l'état de santé, de l'état atmosphérique, etc. Il en est de même chez le calculateur ; il opère plus ou moins vite selon les jours et les circonstances. En général, il lui faut 17 secondes pour retenir 10 chiffres sur lesquels il jette rapidement les yeux ; il lui faut 1 m. 15 s. pour 15 chiffres, 2 m. 15 s. pour 20 chiffres, 7 minutes pour 50 chiffres, 25 minutes pour 100 chiffres et près de 2 heures pour 200 chiffres.

Les opérations arithmétiques exigent moins de temps. Ainsi pour obtenir le produit de 8,637 par 4,538, ce qui donne 39,185,706, il lui faut 2 m. 7 s. Pour multiplier 65,879 par 2,537, ce qui donne 167,135,023, il lui faut 3 m. 10 s. On peut atteindre, il est vrai, une vitesse notablement plus grande en calculant au crayon. Mais la supériorité de Diamanti devient plus nette pour les calculs compliqués, tels qu'élevation à de grandes puissances ou extractions de racines carrées ou cubiques. En tout cas, l'exactitude des résultats obtenus par un simple calcul mental est bien remarquable. Jamais d'erreur !

M. Diamanti est né à Pylaros (îles Ioniennes) en 1868. Il est poète à son heure et fait des romans entre deux séances de calcul mental. Tous nos compliments. HENRI DE PARVILLE.

GRANDS HOMMES DU CANADA

Nous avons parlé de la grande idée de notre excellent ami, M. Albert Ferland, le doux poète. Très bon dessinateur tout autant que lettré érudit, il a entrepris de faire revivre, en une superbe galerie, tout nos hommes illustres de la province de Québec.

Qu'il ne soit pas encouragé par ses compatriotes, c'est dans le domaine des choses possibles : il faut s'attendre à tout le mal et n'espérer aucun bien. Triste réflexion, me dira-t-on ; mais combien elle est vraie !

Le second portrait de cette galerie vient d'être terminé par M. Ferland : c'est lui-même qui a reconstitué cette grande figure d'après tout ce que nous possédons de l'homme.

Né en 1786, cet illustre Canadien fit des études couronnées de succès, devint avocat. Appelé, en 1812, à la Chambre d'Assemblée, il en devint président en

1815, ne comptant que vingt-huit ans. En 1832, portait en Angleterre une requête signée de soixante mille Canadiens contre l'Union, à laquelle il fut toujours opposé.

Patriote enthousiaste, il souleva les masses emportées par sa parole de feu, fut le principal chef de l'insurrection de 1837-38, se trouva avec le Dr Wolfred Nelson à Saint-Denis avant le combat... mais ne parut point sur le champ de bataille, gagnant aussitôt les Etats-Unis pour n'en revenir qu'en 1842. Ce fut le plus vif reproche qu'on eût à lui faire.

Il fut réélu en 1847 : mais son prestige avait sombré dans son abandon de Saint-Denis ; il alla ainsi, pour ainsi dire passant ignoré, jusqu'en 1854, époque à laquelle il se retira de la vie politique, cédant la place à M. A.-A. Dorion.

Papineau—c'était lui—avait une taille imposante, une démarche noble et fière. Sa belle tête dépassait les foules et le faisait reconnaître et distinguer immédiatement. Il fut l'idole du peuple jusqu'à Saint-Denis...

Il s'éteignit en 1875 en son manoir de Montebello.

Voilà quel est le second portrait de la jolie galerie de M. Albert Ferland. On peut acheter chaque portrait séparément (\$1 chacun), ou s'abonner à raison de \$10 par an, en écrivant, dans les deux cas, à M. Albert Ferland, No 603c, rue Sanguinet, Montréal.

PARC SOHMER

Le beau temps dont nous sommes gratifiés, fait de rechef apprécier le bienfait de l'ombre, de la verdure, le repos en un lieu frais. Voilà toutes choses, tous avantages, que l'on peut se procurer pour peu de chose au Parc Sohmer : et non seulement on y respire, on s'y délasse, mais encore, on y jouit de bonne musique, de représentations de toutes sortes ; c'est un lieu d'amusements pour tout le monde.

JEUX ET AMUSEMENTS

RÉBUS GRAPHIQUE

N E C fu I 33 empor SON tant $\frac{\text{Pair}}{16 E}$ Pôle

CHARADE

Mon Premier, que l'on extrait de la terre
Est toujours bien vu d'une noble héritière.
Mon Second dans l'Ardèche se trouve,
C'est un charmant petit pays.
Et mon Tout que de cuir l'on recouvre,
Est humain et tout petit.

SOLUTION DU PROBLÈME PARU DANS LE N° 737

Enigme.—Don.

GRAVURE-DEVINETTE



Où donc est resté mon savant ami, M. Botanickenthal ? Il est vraiment insupportable avec ses plantes, ses fleurs !

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Le Bourbonnais s'entêta, parla de cas très graves que le médecin avait traités. Il n'avait pas réussi chaque fois, mais il était très fort.

—Ainsi, conclut-il, il ne se trompe jamais quand les soins sont inutiles.

—Il le dit au malade ?

—Non ! Ça ne se dit pas . . . Seulement, il prévient le capitaine.

Rose ferma les yeux. Elle revoyait la courte entrevue qui avait eu lieu entre elle et le docteur dans la maison de la rue Gay-Lussac.

Il avait cru qu'elle venait pour elle-même : il avait prononcé des mots auxquels Rose n'avait pas attaché suffisamment d'importance tout d'abord ; aujourd'hui, elle se souvenait bien qu'il s'était repris, cherchant à lui donner le change. Il avait procédé plus habilement que Poulot, parce que c'était un chef, lui, et qu'Etienne n'avait pas autant que lui l'habitude de peser ses expressions.

Le pauvre diable ne savait à quel saint se vouer. Il avait été content de venir, maintenant il aurait voulu s'en aller, à la condition pourtant, de ne pas laisser son amie dans cet état lamentable.

Elle vit la bonne figure d'Etienne tout attristée, et, autant pour se donner du courage à elle-même que pour le rassurer, elle s'écria :

—Vous en faites une tête !

—Ça m'ennuie de vous voir souffrante.

—C'est passé.

—Vrai ?

—Mais oui . . . Les femmes, voyez-vous, Poulot, ça a toujours quelque chose.

—Il y a du vrai là-dedans.

—Ne vous mariez pas.

—Oh si ! tout de même.

Elle reprit le litre et remplit le verre du pompier, bien que celui-ci s'en défendît un peu.

—Qu'est-ce qu'on vous donne comme médicaments ? demanda Poulot.

Rose rougit.

Elle ne pouvait répondre à cette question pourtant bien simple ; comment s'aviser de raconter au Bourbonnais qu'elle se traitait par l'alcool.

Elle eut de nouveau honte de son avilissement. Il fallait qu'elle eût perdu la tête pour s'enivrer ainsi. A quel vertige était-elle donc en proie ?

C'était fini ; elle retrouverait sa sobriété d'autrefois ; elle ne voulait plus éprouver ce dégoût d'elle-même.

D'ailleurs, le lendemain, elle retournerait voir son médecin, et certainement, il lui défendrait tous ses rogommes.

—Y en a-t-il beaucoup ? insista Etienne.

—Oui, oui, balbutia-t-elle ; c'est un tas de drogues qui sont amères comme chicotin . . .

—Et ça coûte cher ?

—Très cher.

—Un bon verre de vin vous ferait peut-être plus de bien.

—Vous croyez ?

—On le dit . . . Il y a des camarades, au régiment, qui ne se soignent que comme ça, quand ils ne sont pas dans leur assiette.

—Mais vous n'êtes pas de ceux-là, vous Etienne ?

—Je n'ai jamais été malade . . . François était comme moi.

Il regarda la photographie de son camarade.

—Ah ! il était d'attaque, mon vieux copain ! . . . Il ne refusait pas de trinquer avec les camarades et il n'était certainement pas le dernier à offrir sa tournée ; mais lui et moi, nous n'avons jamais pris de cuites.

Pauvre Rose ! ces mots la cinglaient en plein visage. Q'aurait dit Champagne, s'il l'avait trouvée ivre comme elle l'était si souvent ?

Elle se dit, le cœur ulcéré :

—C'est stupide, ce que je pense là . . . Si François n'était pas mort, est-ce que j'aurais cherché à oublier ma peine en buvant ?

A son tour, elle contempla l'image de la victime du devoir, comme si elle voulait que le défunt lui donnât raison sur ce point.

—Ce n'est pas tout ça ! s'écria Poulot, il faut que je rentre au quartier.

—Tu reviendras demain, dit Claudinet.

Rose ajouta :

—Nous y comptons.

—Je ferai mon possible, répondit Etienne.

Il avait bouclé son ceinturon ; il prit Claudinet dans ses bras et l'embrassa.

—Tu commences à être lourd, dit le pompier à l'enfant.

—N'est-ce pas, répliqua Rose, qu'il grandit à vue d'œil ?

—Ce sera bientôt un petit homme.

—Je serai soldat aussi, déclara le gamin . . . Pompier !

—Non ! s'écria Rose, toute frémissante . . . Dans ce métier-là, vois-tu, mon mignon, on risque trop d'être tué et de faire le malheur de ceux qui vous aiment.

Elle le reprit des bras de Poulot, comme si celui-ci avait l'intention d'emporter l'enfant à la caserne.

—Nous avons le temps d'y réfléchir, répondit Etienne . . . On en reparlera.

Il serra la main de Rose et partit.

Claudinet murmura :

—Il est gentil, Etienne, moi, je l'aime bien.

—Tu aimes bien ton lit aussi, dit Rose, et il est l'heure de te coucher.

L'enfant la regarda ; sa petite physionomie était rayonnante ; sa maman ne toussait plus et elle n'était pas en ribotte.

—Et puis toi ? demanda-t-il.

—Moi ! je vais en faire autant.

Elle déshabilla Claudinet et le coucha, bordant le lit avec la plus grande sollicitude.

L'enfant, après quelques mots, s'endormit.

Le visage de Rose Fouilloux changea d'expression ; elle retomba dans le plus affreux désespoir.

—C'est fini ! dit-elle, je sens que je suis perdue !

Elle tomba assise sur une chaise et sanglota.

De nouveau quelque chose de glacial lui montait lentement au cœur ; elle avait, comme disent les gens du peuple, froid en dedans, comme si tout son sang se congelait dans ses veines.

—Mon Dieu ! pria-t-elle, est-ce vrai que vous ne m'accorderez pas assez d'années pour élever mon petit Claudinet ?

Ses tortures devinrent indicibles ; elle se révolta ; elle ne voulait pas continuer à souffrir ainsi.

Ses bonnes résolutions s'évanouirent. Là, dans le placard, se trouvait la liqueur de feu qui la réchaufferait.

Encore une fois, ce serait l'engourdissement du mal, ce serait l'oubli.

Elle saisit avidement la bouteille de cognac et la porta à ses lèvres, sans perdre de temps à chercher un verre.

L'eau-de-vie lui brûla la gorge ; mais cette sensation ne dura pas ; Rose but encore quelques gorgées.

—Ah ! fit-elle, je savais bien que cela irait mieux.

La malheureuse créature attendait avec délices le moment où sa dernière lueur de raison s'envolerait ; mais, ce soir-là, l'alcool n'agissait plus avec la même rapidité.

Rose Fouilloux constata avec une sorte de terreur que l'ivresse ne venait pas. Que se passait-il donc en elle ? Est-ce que sa maladie devenait plus forte que ce liquide souverain ?

—Je comprends, dit-elle soudainement ; j'aurais dû commencer par l'absinthe.

Elle prit le litre qui contenait la verte liqueur et fut sur le point d'approcher le goulot de ses lèvres, comme tout à l'heure, quand elle avait bu de l'eau-de-vie ; mais elle s'arrêta.

—Non ! bégaya-t-elle, pas comme ça . . . Ce serait peut-être moins bon.

Elle eut une dernière lueur de bon sens.

—C'est atroce ! fit-elle, j'abrège encore mes jours . . . je suis folle . . . C'est immonde . . . Si les gamins me voyaient dans la rue, ils répéteraient ce qu'ils ont dit hier . . . Je vais me coucher.

Elle fit quelques pas vers son lit et passa devant le meuble où ses jeux de cartes étaient enfermés.

Elle s'arrêta haletante.

—Là, dit-elle, en touchant du doigt le tiroir d'une porte de secrétaire, là est le livre de mon destin . . . Après tout, je me trompe peut-être en croyant que je suis mortellement atteinte . . . Etienne, avec ses histoires funèbres, a pu me détraquer le cerveau . . .

Est-il bien vrai que le major m'ait jugée aussi malade que cela ? Il me l'aurait dit . . . C'était son devoir . . . Est-ce qu'il ne faut pas que je me guérisse pour soigner Claudinet ? . . . Il ne peut pas se passer de moi, le cher bébé.

Elle ressentit, un violent élanement au poumon gauche et laissa échapper une plainte.

— Pourquoi ne consulterais-je pas les cartes ? se demanda Rose. Parce que depuis qu'elles m'ont annoncé la mort de François Champagne, elles me font horreur, quand il s'agit de moi ou de Claudinet.

Elle fit quelques pas en arrière, puis revint vers le meuble, comme fascinée.

— Cependant, reprit-elle, je ne dois pas rester dans cette incertitude qui aggrave mon mal. . . . Est-ce que j'aurais peur ? . . . Oui, c'est cela. . . . Je ne veux pas savoir. . . . Je ne veux pas.

Elle s'éloigna de nouveau, mais l'attraction hypnotique revint avec plus de force.

Sa main fébrile tourna la clef du tiroir.

Elle se défendit encore pourtant ; ce fut en vain.

— Les cartes, murmura-t-elle, ne mentent jamais. . . . Elles m'avaient annoncé ma maladie, pourquoi ne me prédiraient-elles pas ma guérison prochaine ? . . . Elles ne m'ont pas dit que je mourrais des suites de mon rhume. . . . Alors, quoi ! . . . Pourquoi m'effrayer ? En quelques minutes, je serai fixée.

Elle prit le jeu et l'éstala sur la table. Désormais aucune puissance humaine ne l'empêcherait de consulter l'oracle.

Elle ne lutta plus : ses noirs pressentiments firent trêve. Cette infortunée, qui avait déjà un pied dans la tombe, eut cependant cette lueur suprême d'espoir et de confiance, qui apparaît aux moribonds quelques instants avant leur fin.

— Après moi dit Rose, je referai le jeu pour Claudinet. . . . Je m'en veux maintenant d'avoir tant hésité. . . .

Je ne me croyais pas aussi lâche. . . .

La devineresse eut un frémissement indicible en battant ses cartes ; on aurait dit que c'était la première fois qu'elle voulait leur arracher un secret.

D'ailleurs, elle se demanda si elle n'oubliait pas toute sa science.

Elle se sentait un grand vide au cerveau ; elle regardait avec égarement ces images cabalistiques.

Puis, une terre sacrée s'empeignait sur son visage émacié ; une flamme singulière passa dans ses yeux ; elle eut réellement le tremblement des pythonisses qui croient aux phénomènes surnaturels.

Puis, l'apaisement se fit, Rose redevint impénétrable. Soudain, elle jeta un cri d'agonie. . . .

L'oracle avait parlé. . . . Il lui avait annoncé sa mort très prochaine.

La malheureuse se leva, livide, en proie à la plus profonde stupeur ; elle fit quelques pas en chancelant ; puis elle revint vers le jeu de cartes étalé, comme si elle avait pu se tromper en l'interprétant.

L'arrêt fut confirmé une seconde fois. . . .

Rose eut la sensation d'un cataclysme qui l'écrasait.

Elle roula sans connaissance sur le parquet.

Claudinet dormait toujours ; depuis longtemps son sommeil n'avait pas été aussi paisible ; le cher mignon rêvait que sa mère était très riche et qu'elle l'habillait avec des rayons de soleil.

Rose ne sortit de son évanouissement qu'au milieu de la nuit.

Elle avait tellement froid qu'elle se demanda si elle était déjà couchée dans le sépulcre.

Un râle étouffé sortit de sa gorge. Elle voulait appeler à son secours, mais les efforts expiraient sur ses lèvres.

Ce que souffrit la pauvre martyre fut indescriptible.

Enfin, ses tortures diminuèrent ; il y eut une sorte d'accalmie dans l'œuvre de la mort ; Rose parvint à se soulever sur un genou ; ses mains convulsées étreignirent le fauteuil ; après des efforts inouïs, elle parvint à s'asseoir.

La circulation du sang redevint aussi normale qu'elle pouvait l'être dans ce corps dévoré par le mal.

Rose put se lever et faire quelques pas dans les ténèbres.

Elle prêta l'oreille ; elle perçut le souffle léger et régulier de son enfant.

— Il dort, lui ! murmura-t-elle.

Elle atteignit la cheminée où étaient les allumettes ; elle en enflamma une et alluma la lampe.

Elle fut moins terrifiée quand l'obscurité eut cessé.

Ses yeux se reportèrent vers les cartes, comme le regard du condamné à mort ne peut se détacher du couteau de la guillotine.

Rose se retrouvait très lucide ; il ne lui semblait plus avoir fait cet horrible cauchemar.

Elle s'accouda et tomba dans une méditation douloureuse.

Sa consternation augmentait de minute en minute ; elle semblait ne pouvoir jamais plus sortir de son atonie ; et c'était pitié de voir ce grand corps décharné ployé en deux, la poitrine soulevée en spasmes convulsifs par la toux et par les sanglots.

Rose Fouilloux avait été élevée en fille de Bohême ; ce n'était que plus tard qu'elle avait pris, avec sa nouvelle condition sociale, ce maintien décent, qui faisait dire d'elle, dans le quartier, avant qu'elle se livrât à la boisson :

— Elle est rien distinguée, la tireuse de cartes de la rue des Trois-Couronnes.

Elle n'avait pratiqué aucune religion ; elle ne savait même pas si elle avait été baptisée.

Elle ne pouvait donc faire sa prière suivant les textes usuels ; mais, pourtant, de l'âme de cette malheureuse s'exhalait une plainte déchirante qu'elle adressait au ciel :

— Pourquoi mourrais-je ? Qu'ai-je fait ? . . . Je suis une honnête femme. . . .

Elle regarda son fils, qui continuait ses doux rêves. Jamais elle n'avait vu meilleure mine à Claudinet. Puis elle eut un rictus d'une ironie navrante.

Elle aussi avait des couleurs ; beaucoup de personnes lui affirmaient qu'elles auraient bien voulu lui acheter sa santé ; Rose la leur donnerait pour rien maintenant.

Et, pourtant, elle se le rappelait bien ; elle n'avait pas été difficile à élever, tandis que le petit lui avait donné des transes chaque jour, jusqu'en ces derniers temps.

Le pauvre mignon avait encore bien besoin de sa mère ; si elle devait mourir si rapidement, elle l'entraînerait dans la tombe.

Était-ce juste cela ?



L'eau-de-vie lui brûla la gorge.—Page 124, col. 2

Est-ce que la Mort n'avait pas d'autres vieilles femmes inutiles, sans enfants, à enlever ?

Pourquoi Rose et non une autre !

Elle recouvra un semblant de volonté et secoua un peu sa torpeur.

Elle s'écria :

— Je veux maintenant connaître le sort de Claudinet. . . . Puisque, malgré la promesse que je m'étais faite, j'ai recommencé à consulter les cartes pour moi, j'exige qu'elles me dévoilent la destinée de mon fils.

Elle eut un geste farouche :

— Qu'est-ce que je risque ? . . . Puisque je suis perdue sans rémission, ce serait pour moi une suprême consolation de savoir que mon fils me rejoindra bientôt. . . . Que ferait-il sur la terre, le chéri ? Sa physionomie devint moins sombre.

— S'il doit vivre, ajouta-t-elle, je le saurai. . . . Dans les deux cas, je ne dois pas craindre de faire parler une dernière fois le destin. Je ne puis rien changer à ce qui est écrit. . . . Je me résignerai.

Elle refit le jeu pour Claudinet.

Cependant elle n'avait plus le même genre d'agitation que lorsqu'elle avait opéré pour elle.

L'incantation fut d'une douceur infinie, Rose pleurait encore, mais ses larmes ne la brûlaient plus.

Elle souffrait moins ; sa personnalité se dédoublait ; en ce mo-

ment, c'était une mère qui n'avait jamais désespéré ; l'autre Rose Fouilloux, la malheureuse, la condamnée à mort, était déjà partie pour un monde meilleur.

Elle n'éprouva plus cette terreur sacrée qui la secouait comme une feuille, quand elle préludait à ses consultations, et ce fut sans grand effroi qu'elle lut dans les cartes préparées pour son fils.

La première séquence n'était pas mauvaise, mais les funèbres piques ne tardaient pas à revenir assombrir le jeu ; cependant, les autres cartes entraient en lutte contre les funèbres présages, mais la mère de Claudinet conserva sa froide résolution.

Rose constata avec un grand étonnement que, pour la première fois, depuis qu'elle exerçait son métier, il lui était impossible de traduire l'oracle d'une façon intelligible.

Les cartes ne cessaient de se contredire ; le destin ne voulait-il pas parler une dernière fois ?

La mère de Claudinet fit d'autres tentatives en employant tour à tour les méthodes les plus diverses ; ce fut en vain ; elle ne put rien apprendre.

Soudain elle sentit de nouveau l'âpre morsure du froid ; la fièvre qui, soutenue, allait l'anéantir de nouveau.

La pauvre femme grelottait.

Un rayon blafard entra dans la pièce ; c'était le jour qui revenait.

Rose joignit les mains. Était-il possible qu'elle eût ainsi passé la nuit blanche ! Elle était donc restée bien longtemps évanouie !

Toutes ses terreurs revinrent brusquement l'assaillir. Avait-elle oublié que ses minutes étaient comptées ?

Elle se tordit les bras en gémissant. Elle voulait supplier les cartes de ne pas rester inexorables.

Elle eut froid encore ; elle n'y tenait plus. Si elle se couchait, les draps lui sembleraient un suaire.

Non, elle voulait rester éveillée jusqu'à ce qu'elle eût trouvé ce qu'elle cherchait éperdue : le moyen d'éviter à Claudinet le malheur qui le menaçait.

— Si je me couche, murmura Rose, je ne me relèverai peut-être pas.

Ses dents claquaient ; ses mains étaient violettes avec des taches grises à la base des ongles. Aurait-elle la force de faire du feu ? Il le fallait bien ; elle n'allait pas mourir de froid.

Elle se traîna jusqu'à sa cuisine ; ses doigts, aux trois quarts paralysés, saisirent pourtant un fagot qu'elle mit dans le poêle.

Elle alluma ce petit bois, qui pétilla bientôt ; mais, pour cette opération, Rose s'était accroupi ; quand elle voulut se relever, ses jambes ankylosées ne le lui permirent pas tout de suite ; le poêle ronflait, mais ce feu serait vite éteint si elle n'y mettait pas de charbon.

Elle saisit le pied de la table pour se relever ; sa main droite s'accrocha au tapis et les cartes roulèrent sur le sol ; Rose les prit à poignées et les jeta dans les flammes.

— Comme ça, dit-elle, elles ne prédiront plus rien !

Cet effort ne l'épuisa pas ; elle parvint à se retrouver debout ; elle prit deux autres fagots et de menus morceaux de charbon qu'elle mit pêle-mêle dans le foyer.

Les ronflements continuèrent.

La chaleur qui montait, jointe à la surexcitation fébrile causée à Rose par ses mouvements désordonnés, ranimèrent un peu la pauvre femme.

Comme ce feu qui flambait et ne devait durer que quelques instants, comme une lampe qui va s'éteindre et projette une lueur plus haute que de coutume, Rose Fouilloux sentit monter en elle une poussée d'énergie vitale où elle retrouva un moment la plénitude de sa raison.

Pendant quelques minutes, elle aurait retrouvé l'illusion de sa santé, si les cartes n'avaient pas parlé, n'avaient fait affluer le sang déferlant contre les tempes, à grands coups précipités.

La tireuse de cartes qui avait passé une grande partie de sa vie à révéler l'avenir eut une suprême intuition.

Elle marcha vers le lit où son fils continuait à paisiblement reposer.

Elle regarda l'enfant avec une indicible tendresse ; tout son cœur, toute toute son âme étaient concentrés dans ce regard.

Puis elle prit le veston propre que Claudinet portait depuis quelques semaines comme un petit homme ; et saisissant la boîte où étaient renfermés les instruments de couture, Rose prit ses ciseaux et se mit à découdre la doublure du vêtement, dans le dos, en commençant depuis l'épaule gauche.

Ceci fait, la tireuse de cartes alla à son lit : elle eut un mouvement d'hésitation, et ces mots s'échappèrent de ses lèvres :

— Je n'aurai jamais la force d'enlever les matelas.

Elle l'eut pourtant, surprise de se sentir encore aussi nerveuse.

Fouillant dans le sommier, elle en retira un coffret à broderie qu'elle ouvrit,

Elle en tira le titre de quinze mille francs.

La mère de Claudinet contempla ce papier qui représentait toute sa fortune et qui allait devenir l'héritage de son fils.

Les réflexions de François Champagne lui revenaient à l'esprit.

Le sapeur-pompier avait montré un grand étonnement en apprenant que sa femme était capitaliste.

Il avait lancé un propos jovial pour exprimer son ahurissement et il avait insinué que cet argent avait été gagné honnêtement, il est vrai, mais d'une façon bien bizarre.

Si Rose Fouilloux n'avait pas été convaincue, en exerçant son métier, elle aurait pu, elle aussi, éprouver une sorte de gêne en réfléchissant à la manière dont elle avait amassé ces économies ; mais ces scrupules ne l'esleurent même pas.

Hâtivement, elle inséra le titre de rente entre la doublure et l'étoffe ; puis elle se mit à recoudre le tout.

Quand Rose tira l'aiguille pour la dernière fois, ce fut avec un immense soulagement.

Elle remplaça le veston sur la chaise où elle l'avait pris.

Le poêle s'éteignait déjà ; la malheureuse fut secouée par un frisson qui lui parcourait tout le corps.

Vite, elle remplaça les matelas sur son lit ; elle sentait que la fièvre allait bientôt la terrasser et la réduire à l'inaction complète. L'amélioration factice disparaissait peu à peu.

Rose eut un court vertige et empoigna la bouteille de rhum ; mais, au moment de la porter à ses lèvres, elle eut un geste de répulsion.

— Non ! non ! balbutia-t-elle... Je ne boirai plus... Je ne veux plus m'enivrer... Je le jure encore une fois... Je le jure... sur la tête de Claudinet.

Cette fois, la pauvre Rose Fouilloux devait tenir son serment.

Elle se coucha à grand-peine, n'ayant plus conscience de son état ; cette nuit terrible avait précipité le dénouement.

La malheureuse, qui avait fermé sa porte, resta plusieurs heures sans soins.

Les voisins entendirent enfin les cris de Claudinet, qui assistait affolé à l'agonie de sa mère.

On fit sauter la serrure.

La phtisie galopante était déclarée. Le médecin du quartier, mandé en toute hâte, prononça son arrêt.

La cuisinière du boulevard Richard-Lenoir et Etienne Poulot assistèrent la moribonde jusqu'à ses derniers moments.

Rose ne reprit pas complètement connaissance ; cependant, le troisième jour, quelques minutes avant de mourir, une angoisse plus impressionnante encore que les affres de l'agonie passa sur son visage que les ombres funèbres envahissaient rapidement.

Rose murmura distinctement :

— Claudinet !

— Mon Dieu ! s'écria Etienne, elle parle...

Il courut à l'enfant, le prit dans ses bras et le tendit à la mère,

— Claudinet, répéta Rose Fouilloux... L'épaule... L'épaule.

— C'est le délire ! fit tristement Mme Midoux.

— Mais non, répliqua Poulot... Elle va s'expliquer...

Et, se penchant vers l'infortunée, il dit :

— Rose... parlez... Vous avez demandé Claudinet... Il est là... Vous le reconnaissez bien ?

La tireuse de cartes se souleva sur un coude ; ses lèvres s'agitèrent dans le vide ; aucun son ne sortait.

— Rose, reprit le pompier, nous vous écoutons... Dites-nous ce que vous voulez.

Elle fit un nouvel effort ; mais le souffle devenait de plus en plus faible ; cependant, elle murmura :

— L'épaule...

— Vous voyez bien qu'elle bat la campagne, fit la cuisinière.

Etienne Poulot, désolé, s'arrachait les cheveux.

— Je suis sûr, dit-il, qu'elle a un secret à nous communiquer.

— Mais non, protesta Mme Midoux... La pauvre femme ne sait plus ce qu'elle dit.

A la troisième tentative, Rose soupira encore.

— Epaule... Epau...

Elle n'acheva pas. Le râle sinistre emplît la chambre.

Consternés, Etienne et Mme Midoux hochèrent la tête avec la plus ardente pitié.

Claudinet joignait ses mains mignonnes, et si l'on avait pu lire dans la pensée de l'enfant, on y aurait vu cette prière naïve et navrante, mais sincère :

— Mon Dieu ! ne m'enlevez pas ma pauvre maman... J'aime encore mieux qu'elle roule par terre la bouteille à la main que de la voir souffrir ainsi.

Les yeux de Rose s'agrandirent démesurément. Ils se portèrent sur son fils, puis sur le portrait de François Champagne.

On eût juré que l'intelligence était revenue à la moribonde dans un dernier éclair.

A suivre

LE SPORT

LA CROSSE — LE NATIONAL vs TORONTO

Samedi prochain, le 25, aura lieu le début de l'équipe senior du National devant ses compatriotes. Ce sera la continuation de la fête du 24.

Ce que l'on a si bien commencé à Cornwall, sera continué ici avec, le même entrain. Les joueurs sont tous bien entraînés.

Les Torontos seront plus forts que par le passé, quoiqu'ils menacent de perdre quelques joueurs. Ils avaient plusieurs étoiles, mais chacune éclairait son petit coin. A présent, l'élément de discorde est disparu, et tous vont se réunir pour faire une immense gerbe lumineuse, éblouissante.

Les Allen, les Gamble, les Burns, les McGinney, les Morton et les McVey, bien secondés et jouant un jeu d'ensemble sont des adversaires redoutables. Il ne se donnera plus de coups de poignards dans le dos.

Nous rappelons ce que nous avons dit déjà, ce que nous répéterons souvent : que tous nos concitoyens doivent assister aux luttes de notre club de crosse Canadien-français.

BASE-BALL. — LA LIGUE INTERMÉDIAIRE DE LA PROVINCE

Voici le résultat des différentes parties de base ball, qui se sont jouées depuis le commencement de la saison, par les clubs faisant partie de la ligue intermédiaire de la province.

	Gagnées	Perdues
Saint-Jean.....	3	0
St-Hyacinthe.....	2	0
Mascotte.....	1	2
Indépendant.....	1	3
National.....	0	2
Sorel.....	0	2

PROPOS DU DOCTEUR

DE L'ALLAITEMENT ARTIFICIEL.

Le seul aliment qui convienne au nouveau-né est le lait.

Le meilleur qui lui convienne, c'est le lait de sa mère, et, à défaut de celle-ci, le lait d'une nourrice. Voilà une vérité qui n'a plus besoin d'être démontrée. Mais il est des cas, il faut bien le reconnaître, où la mère étant dans l'impossibilité absolue de nourrir son enfant sa situation sociale ne lui permet pas le luxe d'une nourrice. Il faut bien en venir au lait de vache.

Mais le lait de vache peut être souillé de mille façons : par l'animal lui-même, par les vases qui servent à le recueillir, par l'eau qui sert à le couper, par les poussières que l'air transporte et dépose à sa surface, etc.

Il faut donc éviter de donner à l'enfant le lait en nature, tel qu'on le débite au public, sous peine de risquer de contagionner ou d'infecter le petit enfant qui le boira. Il faut donc, pour le rendre inoffensif, faire supporter au lait une préparation quelconque.

La plus simple est l'ébullition : faites bouillir le lait, et vous détruirez la plupart des germes qu'il peut contenir.

Mais savez-vous faire bouillir du lait ? Peut-être bien que non, vous là-bas, la maman qui souriez d'un air malin en vous gaussant de ma question ! Quand on chauffe du lait, il monte, et cela bien avant qu'il soit en ébullition ; il commence à monter à la température de 75° et il bout à la température de 101. Pour obtenir l'ébullition véritable, il faut percer cette sorte de mousse qui le recouvre et attendre l'apparition de gros bouillons : alors seulement on a du lait bouilli. Il faut faire bouillir le lait presque aussitôt la traite. Si vous ne pouvez avoir du lait fraîchement trait, adressez-vous au lait stérilisé qu'on trouve aujourd'hui dans le commerce. Rappelez-vous seulement qu'un lait bien stérilisé n'est pas caillé, n'a pas d'odeur désagréable, n'a pas de saveur aigre ou amère.

L'ART CULINAIRE

Sauce aux huîtres. — Otez les huîtres de leurs écailles, faites-les jeter un bouillon dans leur eau, faites-les égoutter et mettez-les dans une sauce blanche.

Pâte à frire économique. — Pour faire une pâte à frire très légère et très croustillante, il s'agit simplement de mélanger à la farine de la bière en place d'œufs, on sale et on arrive à la consistance voulue. Cette pâte est excellente et ne demande ni rhum, ni huile, ni œufs.

Pêches frimâtées. — Prenez des pêches pas trop mûres. Plongez-les dans l'eau bouillante afin de les peler aisément, et faites-les cuire entières dans un sirop. Lorsqu'elles sont molles sous le doigt, plongez-les dans le blanc d'un œuf fouetté en mousse, puis couvrez-les de sucre en poudre et tamisé. Ensuite, ces pêches quelques instants dans un four refroidi. Couvrez-les de petits morceaux d'angélique et de diabolins. Ce joli entremets peut se servir au dessert.

Foies de canards en gâteau. — Prenez quatre foies de canards, pilez, ajoutez un morceau de beurre frais, de la mie de pain trempée dans du lait, deux jaunes d'œufs, un demi-verre de lait, sel, poivre, muscade, les deux blancs d'œufs battus en neige. Beurrez entièrement une casserole, versez votre mélange, mettez dans le four au bain-marie pendant une demi-heure. Faites un roux mouillé de bouillon, de jus de volaille avec des rondelles de cornichons, démoluez votre gâteau et versez dessus cette sauce.

CHOSSES ET AUTRES

—Le Gouverneur Général du Canada reçoit \$50,000 de traitement par an.

—La moitié de la Grèce est composée de cultivateurs et de bergers.

—Si l'on éprouve un certain plaisir à voir un bébé nouveau-né hasarder ses premiers pas, on n'aime généralement pas voir un fromage en faire autant.

—Dans les deux paroisses St-Martin et Ste Dorothee, comté de Laval, il s'est planté jusqu'à présent de 1,000 à 1,500 arpents de terre en tabac.

—Les prêteurs sur gages à Paris et à Frankfort sont obligés d'agrandir leurs établissements pour recevoir la quantité de bicyclettes qui leur sont confiées en gage.

—Il y a de petites écrevisses dans les mers du Japon dont la tête ressemble beaucoup à l'esclave chinois. On l'appelle l'écrevisse à visage d'homme.

—On ne s'aperçoit de la supériorité d'une femme que lorsque l'on voit un célibataire coudre un bouton sans dé ; pousser l'aiguille contre le mur et la tirer avec ses dents.

—Madame Tassé, résidant rue Drolet près du monastère des Carmélites, Montréal, est morte le 14 courant, à l'âge de 106 ans. En dépit de son grand âge, Madame Tassé jouissait de toutes ses facultés, et elle était au courant de tous les grands événements du siècle. Elle était universellement connue au Mile-End.

UNE PAGE D'HISTOIRE

Courte mais bonne. Le *Baume Rhumal* guérit sûrement les affections de la gorge et des poumons. Partout 25c.

—Quand vous êtes disposé à rendre service à un ami, prêtez-lui l'argent qu'il demande, si vos moyens vous le permettent ; mais ne lui signez jamais de billets de complaisance. D'abord vous auriez l'ennui de payer s'il n'est pas en mesure de le faire et de plus, si

de votre côté vous n'êtes pas en fonds, vous vous exposez à des poursuites dangereuses pour votre crédit personnel. Qui cautionne paie ; ne l'oubliez pas.

Les RR. PP. TRAPPISTES d'Oka ont toujours, en leur dépôt tenu par M. Guay, des vins de toutes qualités, à tous prix, depuis 40c le gallon et au-dessus. Egalement tous les produits de la ferme : beurre, fromage du Port-Salut, légumes, etc.—On trouvera aussi en ce dépôt toutes liqueurs importées. S'adresser à M. A. Guay, 1311, rue Notre-Dame, Montréal.

—Le bossu en a plein le dos. Le marchand de peaux dit : " C'est tannant "

Le charbonnier broie du noir.

Le médecin aliéniste enrage.

L'acteur fait des scènes.

Le teinturier change de couleur.

L'anarchiste éclate.

Le cocher de fiacre s'emballé.

Le garçon d'abattoir se fait du mauvais sang.

Et notre bon président dit : " C'est trop Faure ! "

—Nous trouvons dans la chronique du *Musée des Familles*, un mot historique bien significatif et qui pourrait, par nos temps de politique à outrance, s'appliquer à bien des gens.

Antoine de Levé, célèbre général du XVIIe siècle, causant un jour avec Charles-Quint des affaires d'Italie, lui conseillait de se défaire par le poison ou par le fer, de tous les princes qui y avaient des possessions.

—Eh ! que deviendrait mon âme ? s'écria l'Empereur, effrayé d'une telle proposition.

—Avez-vous une âme ? lui répliqua le guerrier ; en ce cas, sire, abdiquez l'Empire.

—Il y a trois choses auxquelles une femme doit ressembler et auxquelles aussi elle ne doit pas ressembler : au " limaçon ", qui garde constamment sa maison ; mais elle ne doit pas, comme ce mollusque, mettre sur son dos tout ce qu'elle possède.

En second lieu elle doit ressembler à un écho, qui ne parle que lorsqu'on l'interroge ; mais elle ne doit pas, comme l'écho, chercher à avoir le dernier mot.

Troisièmement, enfin, elle doit être comme l'horloge de la ville, d'une exactitude et d'une régularité parfaites ; mais elle ne doit pas, comme l'horloge, faire assez de bruit pour être entendue de toute la ville.

DOUX COMME VELOURS

Il est bon à prendre comme le miel, le *Baume Rhumal* et il guérit la toux, le rhume, la coqueluche.

—Lors de son dernier voyage à Londres, le feu schah de Perse, Nahr-ed-Dine assista à un dîner de cérémonie donné par le prince de Galles. On servit des asperges. Le schah, qui, sans doute, n'avait jamais goûté au précieux légume, prit la première asperge, en avala la moitié avec une visible satisfaction, et jeta délibérément l'autre extrémité derrière lui. Ce geste inattendu déconcerta quelque peu les convives. Mais le prince de Galles, voulant éviter que son hôte pût croire un seul instant avoir fait une chose contraire à l'étiquette, s'empressa à son tour de lancer sur le parquet ses bouts d'asperges ; comme de juste, tous les assistants firent de même, de sorte qu'au bout de quelques minutes, les tapis de l'héritier du trône d'Angleterre furent jonchés de résidus d'asperges.

Sommaire du *Monde Moderne* du mois de juin : Le pain, par C. Lemonnier ; Pompéi, par P. Gusman ; La boxe, par J. Renaud ; Les gens de nos côtes, par B.-H. Gausseron ; Une revue espagnole, par A. Ganier ; Patron sur le Rhône, par G. de Lys ; La société des agriculteurs de France, par H. Johanet ; Manille, par A. de Gériolles ; Causerie scientifique, par G. Mareschal ; Le mou-

vement littéraire, par L. Claretie ; Evénements géographiques et coloniaux, par G. Rouvier ; La musique, par G. Danvers ; Memento encyclopédique ; La mode du mois, par Berthe de Présilly ; Questions financières ; Bibliographie ; La cuisine du mois ; La vie pratique ; La caricature internationale ; Le mois comique ; Jeux et récréations. Tous les articles sont illustrés, et ce numéro contient 110 gravures.

SAGE PRECAUTION

Tout le monde devrait avoir toujours du *Baume Rhumal* sous la main.

NOUVELLES A LA MAIN

Comment on se rattrappe :

—Regardez donc, madame, comme ce monsieur, là-bas, est vilain !

—Mais, monsieur, c'est mon mari !

—Ah ! madame, que le proverbe est donc vrai qui dit que les hommes les plus laids ont les plus jolies femmes !...

Un monsieur se présente au bureau du télégraphe, en disant qu'il va annoncer à son père la mort d'un de ses frères.

—Monsieur, fait l'employé, prenez une feuille de papier sur cette table. Seulement, vous savez que la dépêche ne doit pas avoir plus de vingt mots.

—Vingt mots ! Il n'y a pas de danger. Je n'en ai que deux à mettre : *Nous héritons.*

Une poule en sortant du nid a cassé l'œuf en porcelaine qu'on y avait mis.

Le petit Bob a vu l'événement et court le raconter à sa mère : — Maman, maman, c'est fini, les poules ne pourront plus pondre, l'œuf en porcelaine est cassé.—Rassure-toi mon enfant, cela ne les empêchera pas de pondre.—Mais, maman, elles ne sauront pas puisqu'elles n'ont plus de modèle.

Pour continuer la série des questions embarrassantes que vous posent les enfants, en voici une que j'ai entendue il y a deux jours :

Louis.— Papa, le professeur nous a dit que la terre tourne dans l'air, mais qu'est-ce qui l'empêche de tomber ?

Le père.— Le soleil, par sa force d'attraction.

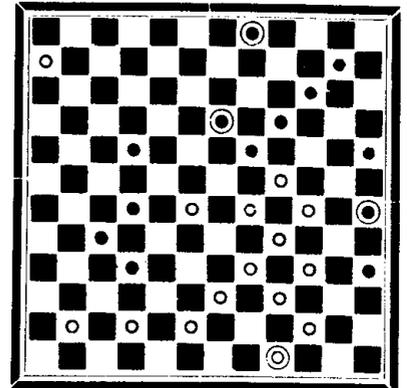
Louis.— Et la nuit, papa, quand le soleil est couché ?

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 218

Composé par M. T. Brunet, Montréal

Noirs—13 pièces



Blancs—15 pièces

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLÈME No 217

Blancs	Noirs
65	60
59	52
64	53
70	64
54	48
48	33
55	20
69	58 gagnent

Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de HUIT DOLLARS par part sur le capital-actions de cette institution a été déclaré, et ce même dividende sera payable au bureau de la banque, en cette ville, le et après SAMEDI, le 2me jour de juillet prochain. Les livres de transfert seront formés du 15 au 30 juin prochain, les deux jours inclus. Par ordre du bureau.

HY. BARBEAU, Gérant.
Montréal, 28 mai 1898.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

HOMMES FAIBLES



Jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port. Seuls dépositaires: Cie Médicale du Dr. Jean. Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

U. PERREault

RELIEUR

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Commerçants

L'APRES MIDDAY
Photographies
No 360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7283. MONTREAL
- MARCHAND 843 P.Q.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsgalers
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 626 F St., Washington, D. C.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs, Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave 15, rue Soufflot, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Faussees dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine. Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

33544



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

CHAPEAUX DE PAILLE

Grand choix de chapeaux de paille pour enfants et pour hommes, les prix variant de 25c à \$1.50 chacun. Vous serez surpris de la bonne qualité de notre marchandise, si vous voulez bien nous faire une visite.

FEUTRES GRIS

Nous avons tout ce qu'il y a de plus chic en style et en qualité en fait de chapeaux mous. Nous pouvons satisfaire les plus difficiles.

CHEMISES NEGLIGÉES

Nous avons reçu un job de chemises négligées satine de toutes grandeurs et de toutes couleurs à 50c; faites votre choix de suite.

GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger.... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts. Bureaux: Edifice New York 116, Montréal. et Atlantic Build., Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

MONFORT HOTEL

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.

Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les *Sportmen* y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,

Propriétaire.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

60, Rue de Lille, Paris. Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendra-t-il? en même temps le plus riche et littéraire des journaux de la mode et de la toilette.

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne... \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Laflèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G.-A. Nantel

J.-A. Carusel, Administrateur.

Editeur-Propriétaire